

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE
CENT TRENTE UNIÈME NUMÉRO

JUIN 1920

SOMMAIRE



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue LaGauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

ENCYC

A U

Pontife,
les patr
chrétien
ble dev
nouvelle

Quoi
Dieu s'e
vie éter
en a ou
" bonne
il reste
savent

Voilà
grande

DUC IN ALTUM !

ENCYCLIQUE DE SA SAINTÉTÉ LE PAPE BENOIT XV

AUX OUVRIERS APOSTOLIQUES

MÉDITATION D'UN MISSIONNAIRE

AU lendemain d'une des plus terribles commotions qui aient bouleversé l'Europe et le monde, le Souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ, vient d'adresser à " tous les patriarches, primats, archevêques et évêques " de la chrétienté une lettre encyclique pour rappeler l'impérissable devoir qu'a l'Église catholique d'annoncer la bonne nouvelle à tous les peuples.

Quoi donc ! — Il y a près de 2,000 ans, le Verbe de Dieu s'est fait homme, il nous a apporté " les paroles de la vie éternelle ", il nous a montré les avenues du ciel et nous en a ouvert les portes, il nous a prescrit d'informer de cette " bonne nouvelle " toute créature, — et, à l'heure actuelle, il reste sur terre plus d'un milliard d'hommes qui n'en savent encore rien...

Voilà le grand mystère, et, s'il est permis de l'avouer, la grande confusion.

• • •

Les porteurs d'évangile ne se sont cependant jamais arrêtés. A mesure qu'un lambeau de la terre habitée se révélait, ils y couraient des premiers, et bientôt l'autel du vrai Dieu s'y dressait pour recevoir la victime destinée à remplacer tous les autres sacrifices, de nouveaux foyers de vie surnaturelle s'y allumaient, et de nouvelles voies mystérieuses s'y ouvraient de la terre au ciel pour le passage des âmes.

* * *

Mais il reste beaucoup à faire !

Et d'autant plus que la guerre, la terrible guerre dont on ose à peine dire qu'elle est finie, a porté dans les rangs de l'apostolat catholique des troubles profonds.

Des rivages les plus lointains où leur vocation les avait dispersés, nombre de jeunes apôtres ont dû rentrer précipitamment au secours de la patrie envahie, menacée de disparaître, et tous, hélas ne reparaitront pas à leur poste !

Les anciens, restés là-bas, ont dû fournir un travail au-dessus de leurs forces, et, victimes de la guerre, eux aussi, plusieurs sont tombés avant le temps.

Ailleurs, des pays de mission sont eux-mêmes devenus les théâtres de la guerre et ont connu une partie de ses douleurs et de ses ruines.

En même temps, le recrutement de la formation des candidats de l'apostolat était arrêté ; des centaines de ces futurs soldats du Christ tombaient pour leur patrie ; les ressources matérielles destinées aux missions prenaient une autre direction ; et, depuis, les difficultés des communi-

tions
via,
les i
tient

C'
de B
loint
dum
É.
et de
ann
tout
A
de I
A
révé
cont
d'étr
A
ress
déve

tions, les lenteurs de voyages, l'exceptionnelle cherté de la vie, la dépréciation de l'argent ou de ce qui le remplace, les inquiétantes variations du change, causaient et entretenaient de terribles répercussions.

* * *

C'est au milieu de ces troubles profonds du monde que, de Rome, s'élève la voix du Vicaire de Jésus Christ, écho lointain mais fidèle de celle du Maître : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creature.*

Évêques, prêtres et fidèles catholiques, écoutons-la et demandons-nous loyalement si, pour que l'Évangile soit annoncé à toute créature, nous avons fait et nous faisons tout ce que nous devons et devons faire.

Avons-nous prié, prié tous les jours, pour que " le règne de Dieu arrive sur la terre comme au ciel ? "

Avons-nous favorisé les vocations apostoliques qui se révélaient autour de nous, ou ne les avons-nous pas plutôt contrariées, découragées et combattues dans un esprit d'étroit égoïsme ?

Avons-nous contribué personnellement à augmenter les ressources destinées à la Propagation de la Foi et aidé le développement des œuvres qui lui sont consacrées ?

* * *

Quand la tempête a secoué la mer, ravagé les côtes, brisé maint navire contre les écueils et englouti des milliers de vies, le calme ne revient pas dès le premier matin.

Cependant, à l'aspect du ciel, le Maître du Port a jugé qu'on pourra bientôt sortir : les grosses nuées se dissipent, les vents tombent, le calme revient.

Duc in altum !

C'est la parole que vient de lancer le capitaine, successeur de Pierre : nous obéirons au commandement.

L'

Lettre

les élè

vaient

des Pè

saisis.

1 Le
Stanisl
dans le
dans le
demeur

ASIE

L'expulsion des religieux français
DE JÉRUSALEM

14 DÉCEMBRE 1914

**Lettre du R. P. VAN DER VLIET, des Pères Blancs,
missionnaire à Sainte-Anne de Jérusalem**

LES Pères Blancs de Jérusalem, expulsés le 7 novembre 1914 de leur séminaire grec-catholique, dont les élèves avaient été licenciés depuis le 7 septembre, recevaient une généreuse et fraternelle hospitalité au couvent des Pères Franciscains; c'est là que le décret d'exil les a saisis. ¹ Les Pères de Saint-Pierre étaient consignés dans

¹ Le Père Van der Vliet et les Frères Florent, Apollinaire et Stanislas, à qui leur qualité de neutre avait permis de rester dans les dépendances du séminaire, avaient fixé leur domicile dans les anciens locaux des domestiques, à la basse-cour. Ils y demeurèrent jusqu'à la fin de février 1915.

l'établissement de Notre-Dame de France. Les autres religieux de la Ville Sainte avaient encore pu rester dans leurs Maisons.

* * *

Samedi, 12 décembre 1914. — A 11 heures 15, ordre du commandant militaire : aucun religieux ne doit sortir de la maison où il se trouve. A 12 heures 30, nouvel avis : tous partiront cet après-midi. Le consul d'Espagne assure que rien n'est décidé en somme ; qu'on se tienne prêt, mais le départ n'aura pas lieu aujourd'hui. Je me rends au consulat de Hollande avec le Père Epiphane, franciscain, dont les papiers ne sont pas encore absolument en règle.

Au retour, nous rencontrons cinq voitures où sont entassés des religieux de Bethléem appelés d'urgence à Jérusalem. Ils ne savent où on les conduit.

Quand je rentre auprès de mes confrères à l'Ecole des Franciscains, j'apprends que tous les religieux doivent se réunir au couvent des Dominicains, d'où ils partiront pour Naplouse et plus loin.

Un quart d'heure après, la police vient presser l'exécution de ce nouvel ordre et mes pauvres confrères partent par petits groupes, leur valise à la main. Ils sont courageux et admirablement résignés, mais l'émotion me secoue en voyant, parmi ces missionnaires, des vieillards aux cheveux blancs, qui ont travaillé de très nombreuses années pour l'Orient, pour cet Empire qui les rejette. Que leur veut-on ? Où les mène-t-on, en définitive ? je veux voir.

Mon habit, la blanche gandourah, pourrait m'empêcher l'accès auprès de mes confrères ; cet habit de Sainte-Anne

est désormais trop français comme la maison elle-même. Le curé-grecque-catholique me procure une soutane noire, d'une coupe un peu particulière, peu importe; un prêtre polonais me gratifie d'un chapeau noir en feutre mou. Peut-être, sous cet accoutrement et muni de mon passe-port hollandais, pourrai-je pénétrer au couvent des Dominicains.

Je m'y rends avec le prêtre grec-catholique Abonna Sardy ancien élève de Sainte-Anne. Il fait déjà obscur. La police nous interdit l'entrée. Au moment où nous arrivons, les Pères Franciscains français sont reconduits sous escorte au couvent Saint-Sauveur, les Pères de Bétharam chez les Pères Assomptionnistes. Il semble donc bien que le départ ne sera pas pour cette nuit. Le consul d'Espagne vient de lancer de nouvelles dépêches à Constantinople pour obtenir des procédés plus acceptables et plus dignes.

* * *

Je me rends à la basse-cour de Sainte-Anne, auprès de nos trois Frères coadjuteurs " non belligérants " : Fr. Apollinaire, Fr. Florent, Fr. Stanislas. Nous y resterons seuls ensemble. Ils sont avides d'apprendre ce que sont devenus nos Pères et Frères.

Le Fr. Florent, émigré d'Alsace et naturalisé luxembourgeois, fait mettre en règle ses papiers au consulat de Hollande. Il pourra ainsi rester avec nous. J'en remercie le bon Dieu, car il sera sûrement d'un grand concours.

Je me rends dans la nuit chez le consul d'Espagne qui, visiblement préoccupé, espère encore que des dépêches de Constantinople donneront une moins malheureuse solution

à cette lamentable affaire. Le Père Isidore Fattal, autre ancien élève de Sainte-Anne, se charge d'acheter quelques conserves, que nous porterons demain matin de très bonne heure à nos chers exilés.

Je vais prendre mon repos dans l'école des Franciscains qui nous abrite depuis le mois de novembre. Ce sera sans doute la dernière nuit. Les lits sont en désordre, sur le parquet gisent des objets de toute nature au milieu des malles et des valises que l'on ne peut emporter. Les émotions de la journée, les appréhensions de demain pour mes confrères, m'empêchent de fermer l'oeil. Je prie beaucoup pendant cette nuit agitée.

Dimanche, 13 décembre 1914. — Vers 4 heures, accompagné de l'abbé Fattal, je vais au couvent Saint-Etienne m'assurer que les religieux ne sont pas partis pendant la nuit. Le policier de garde me notifie qu'il est trop tôt pour entrer. Je vais dire la sainte messe chez les Sœurs de Sion. Mes trois Frères coadjuteurs y assistent. Eux aussi ont quitté leur habit blanc de religieux, compromettant dans notre quartier si musulman et si hostile, pour revêtir l'uniforme bleu marin de nos séminaristes.

Après la sainte messe, je retourne au couvent des Dominicains, où cette fois on me laisse entrer après exhibition de mon passe-port hollandais. On se revoit avec émotion. Mon accoutrement noir excite l'hilarité de mes confrères. Dans les corridors, se promènent ou sont assis sur des bancs les religieux de toutes les congrégations françaises de Jérusalem et des environs, au nombre de plus de quatre-vingts; ils attendent qu'on statue sur leur sort. Beaucoup sont mornes et se laissent aller à de sombres pressentiments. Un bel esprit surnaturel règne cependant au milieu de ces hom-

mes de Dieu, qui tous sont venus apporter dans cet Orient la science et la vertu, faire connaître, aimer, fleurir l'Eglise du Christ sur la terre sainte de Palestine. Tous font généreusement leur sacrifice, mais la nature le trouve rude, très rude. Notre-Seigneur, là, à quelques pas, a appréhendé, lui aussi, le calice que son Père lui préparait et il a dit son émoi avant son acceptation : Père, que ce calice s'éloigne ! . . . Père, que votre volonté soit faite !

* * *

L'après-midi est consacré à une inspection médicale de tous les religieux. Une commission de docteurs musulmans procède à cet examen d'ailleurs fort sommaire.

Il fait obscur quand la consultation se termine. Tous les partants sont convoqués dans le grand corridor sombre du rez-de-chaussée du couvent. Un officier tient une liste, un autre approche une bougie, d'autres viennent en curieux ; des policiers entourent la bande. Un interprète crie que ceux qui seront nommés ont à se grouper. Et alors commence la lecture de la funèbre liste :

“ Père Colson. ” — “ Présent ”, et le R. P. Supérieur des Pères de-Saint-Pierre, une petite valise à la main, une couverture roulée en bandoulière autour du corps, se détache et se rend à l'endroit désigné dans le corridor sombre.

“ Père Janssen. ” — “ Présent. ” — “ Père . . . Père. . . ”, les noms, souvent ridiculement déformés par l'officier qui ne sait que le ture, défilent et les religieux, s'enfonçant dans le corridor, vont grossir le groupe formé par l'appel. C'est une scène de la Révolution ! Cinquante religieux, parmi

les plus forts et les plus jeunes, sont ainsi cyniquement triés, et alors l'officier-interprète, cruellement, brutalement :
“ Ceux qu'on vient de nommer, crie-t-il, partiront ce soir même à pied pour Naplouse. ”

* * *

Et il fait nuit et il pleut ! Jamais je n'oublierai cette scène. Ces officiers turcs éclairés par la pâle clarté de la bougie, ce groupe de partants, prêtres, frères, dans la demi-obscurité du corridor, portant à la main leur valise, un sac sur le dos, une couverture pliée sur l'épaule ; l'autre groupe réservé, les vieux, les malades, les faibles, d'autres encore, car tous les Pères Blancs, nous ne savons pourquoi, sont désignés pour rester jusqu'à nouvel ordre.

Le Père Athanase, Supérieur des religieux Assomptionnistes de Notre-Dame de France, élève la voix : “ Je proteste, dit-il. Parmi mes quinze religieux qui doivent partir ce soir, il y a deux jeunes poitrinaires. Le médecin leur défend même de se promener. Un voyage à pied les tuerait après une heure. Je m'oppose à ce départ. ”

Les médecins consentent à renouveler l'examen, et concluent à la valeur de la protestation : les deux malades ne partiront pas ce soir.

Le Père Athanase insiste : “ Je suis autorisé à ne pas partir ce soir, mais je demande à ne pas être séparé de mes jeunes religieux et à les accompagner à pied s'il le faut cette nuit. ” Et froidement : “ Vous pourriez partir en voiture demain, lui réplique l'officier ; mais vous êtes auto-

risé à ne pas vous séparer de vos religieux et à partir à pied ce soir avec eux. ”

La porte du corridor s'ouvre. Le consul d'Espagne, le sympathique chargé des intérêts français, paraît: “ Ne vous inquiétez pas outre mesure, mes Pères, vous ne partirez pas à pied. J'ai préparé les voitures. ” Un chaleureux remerciement accueille cette consolante nouvelle. Les partants prennent à la hâte un petit souper que leur offrent les religieux Dominicains qui ont adouci par leur généreuse et fraternelle hospitalité les derniers moments des exilés.

Un suprême embrassement, et les condamnés, les proscrits des Turcs, se groupent dans les voitures qui, sous la pluie, s'enfoncent dans la nuit sur la route de Naplouse. Que Dieu les garde !

La nuit est avancée quand je reviens dans notre vacherie, auprès de mes frères, leur raconter les péripéties de ce tragique après-midi.

* * *

Lundi, 14 décembre 1914. — Après la sainte messe chez les Soeurs de Sion, je me hâte de retourner au couvent de Saint-Etienne. Les Frères Apollinaire et Stanislas, en habit civil, m'accompagnent. Le Frère Florent, dont le passeport n'est pas encore complètement en règle, n'ose sortir de la maison. Dans la matinée, un prêtre arménien, de passage à Saint-Etienne, est chargé par l'inspecteur de la police, qui a honte ou peur de s'acquitter par lui-même de sa triste besogne, de notifier aux religieux restants qu'ils

partiront incessamment. Le pauvre homme accepte naïvement sa mission, mais est reçu plutôt froidement.

On me demande d'aller m'informer au consulat d'Espagne si on y a songé à préparer des voitures, car le départ peut être précipité; les Turcs sont capables de tous les caprices. Les chemins sont détrempés et couverts d'une boue épaisse, la pluie tombe par intervalles. Le Comte de Ballobar me charge de recommander aux religieux de ne pas se préoccuper; le Pacha lui a assuré que le départ n'aura pas lieu aujourd'hui. Je transmets le message et vais acheter des imperméables, pèlerines, chauds tricots, pour nos chers partants.

* * *

Quand j'apporte ces vêtements de voyage, on a notifié que le départ est fixé à 3 heures. C'est à en perdre la tête. Je me précipite chez le consul d'Espagne. Il m'assure que dans une réunion spéciale il a été décidé entre lui, Zehhi-bey et le Gouverneur civil que jusqu'à nouvel ordre tous les religieux resteront à Jérusalem, les uns au couvent des Dominicains, les autres au couvent des Lazaristes français.

Fort de cette solution provisoirement heureuse, je redescends à Saint-Etienne et je demande à parler au commissaire de police, qui ne quitte pas le couvent :

— Monsieur le commissaire, j'ai l'honneur de vous communiquer, de la part de M. le Consul d'Espagne, que, dans une réunion entre lui, Son Excellence le commandant militaire et Son Excellence le gouverneur civil, il a été

décidé
ordre

“ —

“ —

“ —

mêlez
religie

Je r
qu'eff
Ballob

Le r
tente.
puisque
finisse.
sont pr
généra
pas de
tion, m
donner
mais on

Il es
Grâce
drogma
religie
bagage.
pas, fro

décidé que les religieux ne partiront pas jusqu'à nouvel ordre. ”.

“ — Qui êtes-vous ? ”

“ — Un prêtre hollandais, habitant la ville. ”.

“ — Vous êtes libre de vos mouvements, mais ne vous mêlez pas de nos affaires; j'ai des ordres à exécuter, les religieux partiront. ”

Je retourne au consulat d'Espagne, où on me confirme qu'effectivement les religieux partiront, mais le comte de Ballobar se charge de procurer les voitures.

* * *

Le reste de la journée se passe dans l'énervement de l'attente. Désormais on désire que le dénouement soit hâté : puisqu'il faut partir quand même, mieux vaut qu'on en finisse. Mais les voitures n'arrivent pas. Les petits paquets sont préparés, on se groupe, on s'encourage. L'impression générale est plutôt sombre; on voudrait croire qu'il ne s'agit pas de l'exil en pays musulman, à Orfa de sinistre réputation, mais d'un retour en France, par voie détournée pour donner satisfaction au fanatisme musulman de la ville, mais on ne veut pas, on n'ose pas y croire.

Il est sept heures, il fait nuit. Enfin voilà les voitures. Grâce aux soins dévoués de M. Raoul Lorenzo, l'intrépide drogman du consulat d'Espagne, elles sont en nombre. Les religieux s'y installent et trouvent de la place pour leur bagage. Il bruine, mais le temps est supportable, il ne fait pas froid, heureusement. Je suis presque seul. Mes frères

sont rentrés par prudence. Il n'y a pas de curieux, peu d'amis à ce triste départ. On n'ose pas et on a raison, on se compromet si facilement. Quel serrement de coeur quand je parcours cette théorie de voitures où sont bloîtis les proscrits des Turcs, tous ces vénérables religieux de Jérusalem, qui ont tant travaillé sur le sol sacré où vécurent Notre-Seigneur, Marie sa Mère, les apôtres, et qu'ils doivent quitter, exilés.

J'embrasse mes chers confrères; mon coeur bondit, je pleure. Adieu, au revoir! Père Féderlin, Père Mercui, Père Ruffier, Père Cré, Père Couturier, Père Brutel, Père Musset, Père Bertin, Père Lassonnery, Père Jolivet, Père Madeleine, Fr. Louis, Fr. Fr. Grégoire, Fr. Marius, Fr. Alexis, adieu, au revoir !

* * *

Un autre défilé de voitures s'est approché, ce sont les popes russes qui, eux aussi, sont condamnés à l'exil. Ceux-là, également, je vais les saluer avec sympathie et non sans émotion. Le R. P. Custode est venu, avec deux de ses religieux, dire adieu aux partants. Leur petite lanterne jette une faible lueur sur le chemin, le long des véhicules.

Et, de nouveau, je parcours une à une toutes les voitures, surtout celles où sont mes confrères. Le Fr. Louis, toujours calme et en parfaite possession de lui-même, recommande à son cocher d'avoir soin du cheval de droite, qui a eu moins d'orge que celui de gauche; le Fr. Louis est admirable ! " Courage ", me dit le Père Couturier. — " Oui, cher confrère, il m'en faut pour vous voir partir ainsi. Rester ici

seul me
vers l'e
être, ve

Enfin
voitures
hier da
Dieu et
Saint
qui s'er
gner su
de mes
Quell

seul me pèse sans doute, mais vous, vous allez vers l'inconnu, vers l'exil, vers les privations, les mauvais traitements peut-être, vers la souffrance certainement. ”

* * *

Enfin, vers 8 heures, des policiers s'installent dans les voitures; il faut surveiller les exilés. Et on part comme hier dans la nuit, sous la pluie. Au revoir. A la garde de Dieu et de la Sainte Vierge !

Sainte Vierge, sainte Anne, préservez de tout mal ceux qui s'en vont! L'âme endolorie, j'écoute les voitures s'éloigner sur le chemin de Naplouse; et, seul, je retourne auprès de mes Frères.

Quelle journée! Quelle angoissante séparation !

AFRIQUE

MORT DE MGR JALABERT

Vicaire apostolique de la Sénégambie

ET DE

DIX - SEPT MISSIONNAIRES

De la Congrégation du Saint-Esprit

L'AFRIQUE qui vient de sombrer dans les conditions lamentables racontées par les journaux (12 janvier), portait Mgr Jalabert, vicaire apostolique de la Sénégambie, avec 17 missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit, et une Soeur de Saint-Joseph de Cluny. Tous ont disparu. C'est un désastre sans précédent pour les Missions africaines comme pour la Famille religieuse à laquelle ils appartenaient, lorsque, surtout, les besoins de l'apostolat sont si grands et les ouvriers si rares...

* * *

Mgr Hyacinthe Jalabert était né à Chambéry, le 12 novembre 1859. Entré dans la Congrégation du Saint-Esprit, il fut d'abord envoyé à la Guyane, où il resta onze ans et où son ministère n'est pas encore oublié. Au Sénégal, où il

passa e
vernem
Légion
qui dés
1909, e
bert s'
indigèr
en mis

Rent
de juil
pêut-êt
illustre
qui l'e
Reims,
Louvai
Congre
Bleues
fant é
porté
venir
premiè
tombe
comme
qu'il v

“ L

pour r
besoin

passa ensuite, il montra le même dévouement, que le Gouvernement sut reconnaître. Il le nomma chevalier de la Légion d'honneur à la suite de l'épidémie de fièvre jaune qui désola le pays en 1901. Evêque titulaire de Télépte en 1909, et Vicaire apostolique de la Sénégambie, Mgr Jalabert s'était concilié la sympathie de tous, Européens et indigènes, chrétiens et musulmans. Il meurt tragiquement, en missionnaire, après trente-huit ans d'apostolat.

Rentré en France pour les besoins de sa Mission au mois de juin 1919, le vénéré prélat ne prit aucun repos, sauf peut-être en chemin de fer, de Paris à Mayence, près de ses illustres amis Mangin et Gouraud; à Rome, près du pape qui l'avait traité avec une distinction très remarquée; à Reims, sur la tombe d'un de ses prêtres tué au front; à Louvain, où naguère il avait ordonné les aspirants de sa Congrégation en Belgique; à Castres, chez les Soeurs Bleues; en Bretagne, pour consoler une famille dont l'enfant était l'un de ses missionnaires. Et partout il avait porté avec lui la grande pensée de son épiscopat, ce " Souvenir africain ", dont il avait secrètement hâte de poser la première pierre, sans se douter que ce serait celle de sa tombe!... Au dernier moment, toutefois, quelque chose comme une angoisse l'avait saisi; à son ami, Mgr Martrou, qu'il voyait partir pour Rome à la Noël, il avait dit :

" L'Atlantique est souvent perfide en hiver; demandez pour moi une bénédiction spéciale au Saint-Père. Puis, au besoin, vous me la télégraphierez. J'y tiens. "

* * *

Mgr Jalabert se rendait à Dakar, ainsi que les PP. Testault, Le Sellier, ancien aumônier du 27^e régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur; Siffert, et le Fr. Chrysostôme, Syrien; le P. Leray, les FF. Léger Mona et Hermas Huck allaient en Guinée; le P. Guyénot et le Fr. Antonin Muratet allaient au Gabon; les PP. Le Léal et Van Dooren, le Fr. Marcién Neumeyer se rendaient au Cameroun; enfin, les PP. Monier, Béneteau et Michel, les FF. Crépin Benoît et Arsène rejoignaient les missions du Chari ou de Brazzaville.

Beaucoup d'entre eux avaient été mobilisés et s'étaient splendidement conduits pendant la grande guerre. Deux surtout: les PP. Testault et Le Sellier, auxquels nous consacrerons ces quelques lignes d'admiration.

• • •

Missionnaires au Sénégal pendant les années d'avant-guerre, le P. Marius Testault, bien que délié de toute obligation militaire à cause de son extrême myopie, fit, dès le début des hostilités, une demande pour être soldat. Le rôle, qui lui échut fut l'emploi, humble entre tous, d'infirmier. Il s'en acquitta avec ce zèle tranquille, avec ce dévouement sans phrases, cette charité attentive et débrouillarde qui a partout signalé son passage et qui le fit promptement remarquer. Caporal, puis sergent, il gagna sa croix de guerre sous Reims, au milieu des pires dangers. Un concours ayant lieu parmi ceux de sa catégorie pour le grade d'officier d'administration, ses chefs l'engagèrent à s'y présenter; ce myope et modeste, qu'une excessive timidité privait d'une partie de ses moyens, fit sans beaucoup de conviction les

démar
révéla
lui do
son se
nait à
Sénégal
drale
tault

Le
des q
il fut
derni

“]

exem

P. Le

n'a e

du d

“]

de m

—son e

elect

plein

Re

le P.

Dès

tôt p

man

que

démarches nécessaires ; cependant, la lecture de son dossier révéla des notes tellement élogieuses que, sur-le-champ, on lui donna le galon de sous-lieutenant, avec lequel il finit son service lorsque la guerre elle-même prit fin. Il retournait à Dakar pour prendre la direction de la procure du Sénégal et pour mettre en train les travaux de la cathédrale... Né dans le diocèse de Blois en 1880, le P. Testault n'avait pas 40 ans.

* * *

Le P. Paul Le Sellier, qui partait pour le Sénégal, avait des qualités du plus rare aloi. On devait le voir à la guerre : il fut cet aumônier extraordinairement brave dont voici la dernière citation :

“ D'un dévouement inlassable et d'un sang-froid sans exemple. Au cours des attaques du 9 au 18 août 1918, le P. Le Sellier, toujours debout en tête des premières vagues, n'a cessé de donner le plus splendide exemple du mépris du danger, de l'énergie et de la bravoure sous le feu.

“ Le 9 août, en particulier, sans aucun souci des rafales de mitrailleuses et des barrages d'artillerie, il souleva par son attitude l'admiration des officiers et de la troupe, qui, électrisés par son exemple, crièrent à plusieurs reprises, en plein combat : “ Bravo, l'aumônier ! ”

Revenu avec la Légion d'honneur et la croix de guerre, le P. Le Sellier avait reçu son obédience pour le Sénégal. Dès lors, il n'eut plus qu'une hâte, celle de partir le plus tôt possible. Né d'une excellente famille de Séz, en Normandie, frère d'un prêtre et de trois religieuses, il n'avait que 36 ans.

ASIE

—
UNE ŒUVRE NOUVELLE
EN MONGOLIE ORIENTALE
—

Lettre du R. P. JOSEPH MULLIE, de la Congrégation belge du Cœur immaculé de Marie, curé de Chenn-tsing

L'm'est consolant de pouvoir vous dire que ma chrétienté continue à progresser d'une façon très satisfaisante : chrétiens, 1,193 ; catéchumènes, plus de 700, et ici je tiens seulement compte de ceux qui me donnent des garanties sûres de persévérance.

J'ai eu le bonheur de pouvoir conférer le sacrement de baptême à 91 adultes et sous peu ce nombre dépassera la centaine, quand j'irai visiter le catéchuménat très florissant de Lar-n Tchang ing tze. Sans l'apparition de l'influenza et ses grands ravages dans nos contrées, j'aurais pu baptiser plus de 150 adultes dans le courant de l'année.

* * *

J'ai entrepris la création d'une oeuvre toute nouvelle et encore inconnue jusqu'ici dans notre pauvre Mission de la

Mongolie c
nat pour je

Le but d

Donner u

les en état

mères de f

capables d

chrétienne.

vite au niv

leur foi se

ter à une b

Et les m

eupera de

inois cla

graphie. Le

Enfin l'

ter, retran

Conditio

plus de 60

internes.

faute de p

dra annuel

à faire dél

cinq piastre

Il me reste

par vingt

mon budge

piastre vai

Mongolie orientale, à savoir l'établissement d'un pensionnat pour jeunes filles néophytes.

Le but de l'oeuvre? me demanderez-vous.

Donner un enseignement plus approfondi à nos jeunes filles en état de se marier, afin d'en faire plus tard de bonnes mères de famille, comprenant parfaitement leurs devoirs, capables de donner à leurs enfants une sérieuse éducation chrétienne. Grâce à cette oeuvre, mes néophytes se mettront vite au niveau religieux de nos chrétiens de vieille souche, leur foi se fortifiera et elles pourront plus facilement résister à une bourrasque.

Et les moyens dont je dispose? Une vierge chinoise s'occupera de l'enseignement de la religion, du *Kouo wenn* (le chinois classique moderne), de l'arithmétique et de la géographie. Le travail manuel ne sera pas oublié.

Enfin l'expérience nous apprendra ce qu'il faudra ajouter, retrancher, modifier.

Conditions d'admission: Mes chrétiens sont répartis en plus de 60 localités; donc la plupart de mes élèves seront des internes. Je ne pourrai guère en accepter qu'une vingtaine, faute de place. L'entretien d'une pensionnaire me reviendra annuellement et en moyenne à 20 piastres. Si je réussis à faire déboursier à mes néophytes la modique pension de cinq piastres (ce qui pour elles constitue une grosse somme), il me restera quinze piastres à fournir. Multipliez quinze par vingt et vous verrez la grosse dépense qui pèsera sur mon budget que Sa Grandeur m'alloue annuellement. (La piastre vaut actuellement 5 fr. 50).

* * *

Le projet est hardi, mais il y va de l'avenir de ma chrétienté, qui est composée uniquement de nouveaux chrétiens vivant de ci de là au milieu d'un esprit païen corrompu et corrompueur. Les Chinois ne font rien pour l'éducation et l'instruction des jeunes filles; les chrétiens eux-mêmes ont de la peine à admettre la nécessité de leur formation intellectuelle et morale. N'appartient-il pas au christianisme de changer sur ce point leur mentalité et de relever à leurs yeux la dignité de la femme ?

L'C

Lettre de

JE suis
kilon
désert le
étendue d

Nous é
compagni
zés comm
chameaux
moyen de
autres sor
au prophé
de Zaouie

Nous p
en Notre
demande
que je réj
nes. Ma

AFRIQUE

L'OASIS DE OUARGLA

SAHARA

Lettre de Mgr GUSTAVE NOUET, des Pères Blancs,
préfet apostolique de Ghardaia

JE suis arrivé à Ouargla ayant fait environ deux cents kilomètres sur la bosse d'un bon chameau, à travers le désert le plus aride qui se puisse voir. C'est une immense étendue de pierres ou de dunes de sable.

Nous étions six : mon guide, deux soldats indigènes de compagnies sahariennes, véritables enfants du Sahara, bronzés comme de vieux tromblons, durs à la fatigue comme des chameaux coureurs, trouvant leur chemin en pleine nuit au moyen des étoiles comme les marins sur la mer. Les deux autres sont : un marabout, fier de sa généalogie qui remonte au prophète, fondateur de l'Islam, me soutient-il, et un chef de Zaouia, sorte de collègue ou couvent musulman.

Nous parlons religion : je leur dis pourquoi il faut croire en Notre-Seigneur, et ils écoutent avec respect. Ils me demandent ce que je pense de Mahomet et du Coran, et ce que je répons n'est pas tendre pour leurs oreilles musulmanes. Mais pas un ne se révolte, ils me poussent même à

parler en toute liberté, et je me demande si le doute ne jaillit pas dans leurs âmes. Quand tombe la conversation parce que le soleil est brûlant, je pense à ceux qui m'ont précédé au Sahara, aux missionnaires qui y ont été massacrés et je me dis : est-ce donc que l'Islam évolue puisque je puis parler ainsi sans risquer ma vie, sans même provoquer une parole de colère ?

Vers 11 heures de la nuit, nous nous arrêtons, ils me préparent une place au milieu d'eux dans le sable chaud et je m'endors dans la plus parfaite tranquillité. J'ai bien un revolver, mais il est au fond d'un sac, enveloppé dans un mouchoir, les cartouches sont ailleurs. Mes amis me garderont mieux que la poudre.

* * *

Ouargla est une oasis qui a plus de deux millions de palmiers. Elle s'étend dans une vaste plaine salée. Autour d'elle, tout flamboie ; à cause de la nature du sol et de l'ardeur du soleil, les mirages les plus magnifiques y sont chose ordinaire.

Vers 10 heures du matin, je me trouve chez les Pères et c'est chez eux comme dans toute la ville, presque le silence de la nuit. Il fait si chaud que les indigènes ne sortent guère. La vie reprend vers 3 heures. De cinq ou six minarets, les muezzins appellent à la prière. Les gens secouent la torpeur qui les engourdit : on va à la mosquée, le marché se remplit, et c'est le signal aussi pour beaucoup de venir à la maison.

Les malades arrivent en grand nombre, on les soigne, on les guérit, on cueille parmi les tout petits de belles petites

fleurs noires
de choses
religion.

grands je
le catéchi
baptisé.

par cœur
ment mus

De la 1
d'une mo
rés se pro
court le 1
Dieu; qui

Plus lo
pour les q
à certains
tente autc
Mais les j
sont prêts
chapelle.
voudrais.
jeunes fil
vre irait t

Je vais
Dans les 1

fleurs noires pour le ciel. D'autres viennent pour causer de choses et d'autres, et même, sans hésitation aucune, de religion. Est-on vraiment musulman en ce pays-ci ? De grands jeunes gens sont là qui demandent qu'on leur fasse le catéchisme, d'autres disent : Sans la guerre, je serais baptisé. L'un d'eux qui sait le français et le lit, a appris par coeur le catéchisme de Pie X en entier. Est-on vraiment musulman ? Pourtant oui.

* * *

De la porte de la maison, l'oeil plonge dans l'intérieur d'une mosquée; elle est pleine, et l'on y voit des rangs serrés se prosterner le front à terre, et sur les burnous blancs court le murmure : " Dieu seul est grand : gloire à toi, ô Dieu; qui as créé les mondes. "

Plus loin, ce sont d'autres mosquées encore, cinq ou six pour les quatre mille sédentaires auxquels viennent se joindre à certains jours, des milliers de nomades campés sous la tente autour de la ville. Elles disent la ferveur de la foule. Mais les jeunes gens qui sont chez nous, n'y vont point, et sont prêts à venir se mettre à genoux dans notre modeste chapelle. Je parle d'eux au Père Supérieur qui me dit : Je voudrais bien les voir se marier, mais il leur faudrait des jeunes filles presque chrétiennes comme eux, et alors l'oeuvre irait toute seule.

* * *

Je vais me promener en ville guidé par les missionnaires. Dans les rues étroites et tortueuses, véritable dédale, on ne se

reconnaît qu'avec une longue habitude. Les maisons sont en terre mêlée de sel, misérables, presque sans lumière, souvent au quart écroulées, toutes construites à la manière musulmane qui ne permet pas de voir à l'intérieur alors que la porte est grande ouverte. Des sentences du Coran ornent l'extérieur, mêlées à des dessins.

A part moi, je pense qu'ici, comme ailleurs, nous n'allons entrer nulle part, que si par hasard un homme nous invite chez lui, il nous fera attendre cinq bonnes minutes à la porte pour donner aux femmes le temps de se cacher. Mais non : les usages musulmans semblent mis de côté. Nous nous annonçons et de l'intérieur on nous invite à venir de suite.

Mon Dieu, si ceux de Ghardaïa voyaient ces choses, ils frémiraient de colère, et trouveraient que ces Ouarglis ne valent même pas des Français infidèles. Pensez : quand un homme est dans la maison, il vient à nous, nous baise les mains, quelquefois la tête et l'épaule. Puis les femmes au lieu de se sauver sont toutes autour de nous. Le moulin à main ne grince plus, le fuseau cesse de tourner, le métier sur lequel on tisse les burnous est abandonné. Elles sont toutes là qui tendent la main, sans l'envelopper comme au Mزاب, dans un mouchoir de laine. Elles ne se couvrent pas le visage, pas même les cheveux qui, chez elles, ruissent d'huile rance. Je me demande encore si tout ce monde est musulman ; mais les amulettes qui les couvrent, certaines exclamations coraniques disent qu'à l'extérieur du moins on l'est fortement.

Le Père Supérieur me présente. Je comprends à peine la langue dont il se sert, toute différente de l'arabe. Pourquoi donc tous les yeux de ces femmes se tournent-ils vers moi, pourquoi les petites filles trépignent-elles, pourquoi ces ges-

tes suppliant
et qui me s
tion. Le P
Quand vas-t

Les Soeur
Chaque ann
réclamait.
finie.

Maintena
jeunes filles
frères qui ét
enfin reven
de leurs ye
aimée après

Je répon
s'égare sur
nes, recettes

Nous pas
la même scè
mêmes geste
qu'un geste.
porte-monna
mais qui la
presque rier

Certes, je
feraient tan

tes suppliants, que signifient ces paroles que l'on m'adresse et qui me semblent une prière ? J'en demande la traduction. Le Père me dit que toutes demandent les Soeurs. Quand vas-tu donc les ramener ? c'est le refrain.

* * *

Les Soeurs sont parties au commencement de la guerre. Chaque année, quand le temps se faisait plus frais, on les réclamait. On répondait toujours : Quand la guerre sera finie.

Maintenant la guerre est finie. Toutes ces femmes et jeunes filles le savent bien puisque leurs enfants et leurs frères qui étaient partis jusque de cette oasis lointaine, sont enfin revenus gardant, au fond de leur mémoire et presque de leurs yeux, l'image de la France qu'ils ont admirée et aimée après l'avoir défendue.

Je répons évasivement, un peu gêné, car ma pensée s'égarait sur un livre que je connais bien où il y a deux colonnes, recettes et dépenses, les unes plus fortes que les autres.

Nous passons dans d'autres maisons, mais c'est partout la même scène qui recommence, les mêmes supplications, les mêmes gestes. Je m'aperçois que moi aussi je n'ai plus qu'un geste. La main au fond de ma poche, je presse mon porte-monnaie. Ma pensée a produit un geste machinal mais qui la traduit. Je compte et je trouve que je n'ai presque rien.

* * *

Certes, je voudrais bien ramener les Soeurs ici, elles y feraient tant de bien ! Elles seules peuvent atteindre d'une

manière efficace les femmes et les jeunes filles. Elles seules nous donneraient des épouses pour ces jeunes gens qui se font instruire, et aideraient ainsi à la fondation de vraies familles chrétiennes. Elles seules pourraient empêcher les vieilles d'ameuter tout un quartier contre les nouveaux convertis. Elles convertiraient les unes et aideraient les autres à rester raisonnables. Est-ce peu de chose cela ? Si elles ne viennent pas, nous mettrons trente ans là où il en faudra dix avec elles.

Je voudrais bien les ramener (elles y ont passé dix-huit mois seulement), et pourtant je suis un peu épouvanté des sacrifices que je leur imposerai en le faisant; le climat est si dur! Mais je sais bien qu'elles accepteront de grand coeur quand même.

Qu'est-ce donc qui me fait hésiter? Hélas, j'ai toujours la main dans ma poche, voulez-vous me permettre de la retirer et par votre intermédiaire de la tendre à ceux qui ont le coeur bon et veulent le bien des âmes ?

Missionnaire au Sahara depuis 1904, je n'ai jamais rien demandé encore. Si je le fais aujourd'hui c'est que la nécessité me presse. Le secours qu'on me donnera me permettra de faire connaître Notre-Seigneur à des âmes bien disposées pour le recevoir.

Mo

L'EN

Par le R.

E

L'UNI
va
forgeron.
ditaire, es
chef. Il e
verbe: "
n'atteint
l'âge mûr
donner se
petite nou
on n'imag
et de l'ha

Le gra
ferrures à

AFRIQUE

Mœurs et coutumes superstitieuses des Congolais

L'ENCLUME DU FORGERON

Par le R. P. BÉNÉTAU, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire dans l'Oubanghi
(haut-Congo français)

L'UNIQUE industrie des Noirs de nos régions est le travail du fer; leur seul métier véritable est celui de forgeron. Mais n'est pas forgeron qui veut; le métier, héréditaire, est habituellement la prérogative de la famille du chef. Il exige un long apprentissage; ainsi le veut le proverbe: " C'est en forgeant qu'on devient forgeron; " l'on n'atteint guère la connaissance parfaite du métier avant l'âge mûr et encore faut-il tout un jour au plus habile pour donner sa forme définitive à l'objet si simple qu'est la petite noue indigène. Savoir forger est le comble de l'art; on n'imagine rien au-delà, ce sont les limites de l'industrie et de l'habileté d'un homme.

Le grand juge du pays me regardait un jour mettre des ferrures à une porte; après avoir longuement contemplé ce

travail, tout nouveau pour lui, loué l'adresse de l'ouvrier, poussé des *wé! wé!* admiratifs, il résuma finalement ses compliments dans cette réflexion :

“ — Tu étais certainement forgeron chez toi. ”

Je me mis à rire de bon coeur de sa naïveté.

“ — Oh! tu ne veux pas le dire; mais à te voir travailler je suis sûr que tu étais forgeron dans ton pays. ”

Evidemment, à ses yeux, ce que je faisais demandait beaucoup de talent et j'avais dû m'exercer de longues années pour atteindre cette perfection.

Si l'art du forgeron est si hautement apprécié, ce n'est pas, on le pense bien, au point de vue artistique, c'est en raison de son immense utilité dans les multiples circonstances de la vie où l'on a besoin de fer. Le forgeron est l'homme indispensable; sans lui pas de vie possible! Qui fournirait les outils pour la culture, les armes pour la guerre? Tout objet qui sort de ses mains n'est-il pas d'ailleurs une pièce de monnaie servant aux diverses transactions entre Noirs et surtout au paiement des dots des jeunes fiancées? Sans forgeron pas de mariage! et c'est pourquoi ce sont les jeunes gens qu'on voit le plus assidus à fréquenter l'atelier! Le beau-père réclame; il faut donner un acompte, et on forge... Car on doit se hâter de satisfaire aux exigences des “vieux” si on ne veut pas voir la fille attribuée à un plus offrant!

* * *

Chaque clan a son forgeron, lequel ne travaille que pour les hommes du clan, c'est-à-dire, en somme pour ceux de sa parenté. Le métier, pour considéré qu'il soit, n'enrichit pas

son honneur
jours; mais
tout salaire
position de
soi fer, et
retentira,
la palilote

Et puis
force ind
de bois,
creusée a
et fermés
hâtonnet
intérieur
l'air au
bon et u
trois ma
instrume
dra notr

Une e
à voir a
dans la
simplem
pourvu
tête à p
nos indi
en fer n

son homme. Il est vrai que le forgeron ne forge pas toujours; mais quand il forge, c'est pour la journée, et, pour tout salaire, il ne gagne que sa nourriture. Il est à la disposition de tous; il suffit de prendre jour et d'apporter avec soi fer, charbon et bon diner. Moyennant quoi le marteau retentira, le soufflet gémera et les langues babilleront sous la palilotte du forgeron...

Et puisque nous y sommes, jetons un coup d'oeil sur la force indigène: par terre un foyer alimenté avec du charbon de bois, un soufflet triangulaire fait d'une pièce de bois creusée ayant deux orifices juxtaposés à sa partie supérieure et fermés par des peaux souples; ces peaux agitées par deux bâtonnets servent à produire le courant d'air; un tuyau intérieur débouche dans un tube en terre cuite qui conduit l'air au foyer. Puis une petite pelle pour remuer le charbon et une pince pour retirer le fer rouge. Enfin deux ou trois marteaux en fer sans manche, et l'enclume. Ce dernier instrument mérite une mention spéciale; c'est lui qui retiendra notre attention dans les lignes qui vont suivre.

* * *

Une enclume en pays noir, à Bouruse du moins, n'a rien à voir avec cette traditionnelle masse d'acier qu'on trouve dans la moindre forge de campagne en France. Ici c'est simplement une grosse pierre qui a la forme qu'elle peut, pourvu qu'elle présente en saillie sur une de ses faces une tête à peu près lisse sur laquelle on battra le fer. Comme nos indigènes ignorent la fabrication de l'acier, une enclume en fer n'offrirait pas assez de résistance aux rudes coups de

marteaux qu'exige le pilonnage du métal brut. D'ailleurs, outre que le fer est rare, ils sont de plus incapables avec leurs faibles moyens d'en façonner un bloc assez gros pour servir d'enclume. Le minerai abonde cependant; mais le manque de charbon et les fourneaux rudimentaires dont ils se servent font qu'ils ne peuvent se procurer et travailler qu'une petite quantité de fer, juste de quoi fabriquer les objets de première nécessité; houes pour gratter la terre, hachettes et serpes pour abattre la forêt, armes pour la guerre et la chasse, couteaux variés pour les usages ordinaires de la vie. Tout cela est travaillé sur une pierre, la pierre-enclume, pièce capitale d'une bonne forge indigène.

Cette pierre est complètement enterrée; la tête sur laquelle on forge, seule émerge légèrement. Cette disposition, qui a l'avantage de la maintenir immobile, a surtout pour but de la rendre moins vulnérable aux terribles coups qu'elle doit supporter.

Lorsqu'il faut, en effet, battre la fonte, on se sert de deux marteaux en pierre très dure, de la grosseur d'une tête d'homme. Ces marteaux-pilons sont enfermés dans un réseau de lianes qui les enserrant comme dans un filet; on les saisit par des oreilles ménagées sur les côtés et on en frappe le fer à coups répétés. On juge par là de la résistance que doit offrir la pierre-enclume pour supporter le choc de ces masses.

En fait il arrive fatalement que l'enclume à force d'être frappée se fend et se brise. Il faut alors la remplacer; et ce n'est pas un mince souci pour le forgeron et les siens.

On ira donc, parcourant les antres des forêts et les gorges des montagnes à la recherche d'une pierre ayant les qualités

et les for
pour fair
tent pas r
et de les
ramasser
désagrégé

Un jour
forger. C
toujours c
(pièces de
les vieux
gne pour
trouve pa

Si l'on
forgerons
combien, c
ser de pic
bien en re

De fait
loin...

Cette fo
une super
de là. Au j
taine, se r
dirigèrent

Mais cet
ne réclame

et les formes requises. Nos primitifs n'ont pas de dynamite pour faire sauter les rochers, leurs outils ne leur permettent pas non plus d'ouvrir des carrières, d'en tirer des blocs et de les tailler à leur volonté; ils doivent se contenter de ramasser les rocs détachés par les secousses sismiques ou désagrégés par le temps.

• • •

Un jour, mon voisin, le forgeron Betolo, cassa sa pierre à forger. Or, la forge ne peut pas chômer longtemps: il faut toujours des houes pour sarcler les plantations et des *mbolis* (pièces de monnaie) pour payer les dots des jeunes filles; les vieux du clan, les connaisseurs se mirent donc en campagne pour découvrir une nouvelle enclume; et cela ne se trouve pas facilement.

Si l'on songe, en effet, que depuis " Tubalcaïn, père des forgerons ", on forge à Bouruse; si l'on essaie d'imaginer combien, depuis ces temps reculés, les ancêtres ont dû casser de pierres, on se demande vraiment comment il peut bien en rester encore à l'état libre!

De fait il y en a très peu et il faut aller les chercher très loin...

Cette fois, après de nombreuses recherches on découvrit une superbe pierre, dans la forêt, à quelque cinq kilomètres de là. Au jour dit, les hommes valides du clan, une cinquantaine, se réunirent et, munis de longues et fortes lianes, se dirigèrent vers l'endroit désigné.

Mais cette pierre, inconnue jusque-là et que nul homme ne réclame comme sienne, appartient à quelqu'un; elle a un

maître invisible à qui il faut préalablement demander la permission de l'enlever. Un esprit la possède, un esprit l'habite, et, malheur à qui l'emporterait sans l'avoir endommagé et sans s'être concilié sa bienveillance !

On commence donc par faire le sacrifice de rigueur qui consiste en une offrande de pâte de manioc, d'ignames cuits et de bananes, à laquelle on joint une libation de bière de maïs. Moyennant quoi, l'esprit est censé consentir à l'enlèvement de la pierre. Il serait vraiment bien difficile s'il hésitait à céder ses droits pour un pareil festin ! En tout cas l'homme a montré sa dépendance, il a rendu hommage à un être qu'il estime au-dessus de lui, et c'est peut-être bien tout ce que le démon se propose...

* * *

Voici d'ailleurs une autre preuve que l'esprit veut être payé pour permettre à l'homme d'user d'un bien qui lui appartient. C'était encore à Bouruse, pendant la construction de notre chapelle. J'avais fait abattre un bel arbre dans la forêt voisine et j'avais réuni pour le traîner une bonne vingtaine d'hommes des plus robustes. L'heure choisie ne plaisait pas à ces messieurs : ils se mirent mollement au travail. L'ardeur du soleil s'ajoutant à la paresse et à la mauvaise volonté, je ne pus tirer d'eux l'effort nécessaire. Le principal coup de collier était donné cependant : on avait tiré l'arbre du ravin sur la berge ; mais là, malgré mes paroles, mes cris et mes objurgations, l'équipe se déclara impuissante à faire plus.

“ — Père, me dit le contremaître, cet arbre est habité par un esprit; tu n’as pas sacrifié avant de l’enlever; l’esprit le retient et ne le laissera pas partir.

“ — Allez donc! tirez plus fort et l’arbre avancera. ”

Mais l’arbre n’avançait pas! Persuadés qu’un esprit le possédait, mes hommes avaient peur d’encourir sa colère. De guerre lasse je les laisse à eux-mêmes et retourne à la Mission.

Pendant mon déjeuner le contre-maître se présente.

“ — Père, donne nous quelques bananes, nous les offrirons à l’esprit et ton arbre ne résistera plus. ”

Un régime pendant sous la véranda.

“ — Prends ce qu’il te faut, si l’arbre peut venir à ce compte, j’en serai trop heureux. ”

Il détache trois bananes et court rejoindre ses compagnons. Après avoir écrasé les bananes sur l’arbre en priant l’esprit de se tenir satisfait de cette offrande et de se retirer, il invite tout son monde à se remettre aux lianes. On entonne un chant, on tire et l’arbre récalcitrant se laisse amener tout d’une traite jusqu’à pied d’oeuvre. Convaincus qu’après avoir sacrifié ils n’avaient plus rien à craindre de l’esprit, ils s’étaient mis à tirer de bon coeur et l’arbre avait suivi. Là était évidemment tout le secret du succès, mais pour ces sauvages superstitieux l’arbre n’était venu que parce que l’esprit, préalablement payé, s’en était désaisi.

* * *

Mais revenons à notre pierre de forge! Les offrandes faites, l'esprit jugé suffisamment payé, on se mit en devoir de traîner la pierre. Rien de plus primitif que le moyen de transport employé: on entoure la pierre d'un lacs de lianes très fortes, car il s'agit bien de la traîner et non de la rouler sur un charriot quelconque; on ne saurait donc l'attacher trop solidement. Cependant les lianes seront vite usées et déchiquetées par le dur frottement des aspérités rencontrées sur la route, et on devra plusieurs fois les remplacer avant d'arriver à destination.

La pierre donc étant ainsi ficelée au point de disparaître et de ressembler à un fagot informe, on y fixe une longue et puissante liane à laquelle les hommes s'attelleront sur deux rangs. Alors on lance aux échos des bois, en longs cris de triomphe, le nom de l'ancêtre, chef du clan, et au rythme rapide d'un chant de guerre, la pierre s'ébranle.

De la distance où elle est il faudra deux jours pour la rouler jusqu'au village!...

On s'efforce bien de suivre une ligne droite pour raccourcir le trajet; mais que d'obstacles à franchir! A travers les sentiers étroits et tortueux, dans les broussailles et les épines, sur les pierres et les racines, dans le sable ou la glaise, à chaque instant, une difficulté surgit; la pierre s'arrête, empêtrée, inébranlable! Alors chacun voulant donner ses lumières et montrer son avoir-faire, ce sont des cris, des hurlements, des invectives, à faire sortir tous les fauves de leurs repaires! Grâce à tout ce beau tintamarre, la pierre finit par être dégagée, pour retomber un peu plus loin dans une autre ornière, d'où on la retirera avec le même déploiement de gestes, de cris et de tapage !

Le
après
parve
les vi
demai

Per
était l
comm

On
C'est

Aus
de l'e
passer
pas v
peines
gieuse
fait d
ser d
agi p

San
résign
nouve
loin, d
rites c
mener
traîna

Le soir du premier jour, au prix de violents efforts et après avoir franchi plusieurs ravins et rivières, on était parvenu au pied de la colline sur laquelle sont groupés tous les villages de la tribu. On se sépara pour revenir le lendemain.

Pendant la nuit quelqu'un eut un songe : " Cette pierre était la demeure d'un grand esprit et si l'on osait s'en servir comme enclume, il arriverait malheur au forgeron. "

On ne va pas ici contre un avertissement reçu en songe. C'est la " parole de l'esprit " (*nu-so*) ; il faut la respecter.

Aussi le lendemain, quand tous eurent entendu la volonté de l'esprit, furent-ils unanimes à déclarer qu'on ne pouvait passer outre. On se remit donc à traîner la pierre, mais non pas vers le village... On lui fit refaire avec les mêmes peines et difficultés la route de la veille et on la plaça religieusement à l'endroit d'où on l'avait tiré ; non sans avoir fait de nouvelles offrandes à l'esprit comme pour s'excuser de l'avoir dérangé et lui demander pardon d'avoir agi par ignorance.

* * *

Sans se déconcerter de ce contre-temps, avec une patience résignée, mes bons sauvages se mirent à la recherche d'une nouvelle pierre. Ils la trouvèrent cette fois encore plus loin, dans les flancs de la montagne. On observa les mêmes rites que précédemment pour obtenir la permission de l'emmener ; et avec le même travail ardu et bruyant on la traîna vers le village. Celle-ci arriva à destination : aucun

mauvais augure n'ayant été observé à son sujet on pouvait procéder à son installation.

Le trou était creusé, prêt à la recevoir; mais avant de l'enfouir, on accomplit la principale cérémonie de l'inauguration: le sacrifice traditionnel accompagné de prières et d'exorcismes.

Les hommes prennent place dans la cabane de la forge ou se rangent autour, assis sur leurs talons; le maître-forgeron prend un chien et une poule, les égorge et répand leur sang sur la pierre; puis il verse une libation de bière de maïs. Les chairs des victimes sont cuites; une partie est offerte à l'esprit et le reste est mangé par le forgeron et ses enfants en communion avec l'esprit et en signe d'alliance et de paix perpétuelle.

Le forgeron, en laissant couler le sang du sacrifice, tient les victimes suspendues par les pattes, les frappe légèrement contre la pierre et les promène autour en prononçant les exorcismes suivants; l'assistance répond par un *yo* (*amen*) après chaque phrase:

“ Esprit, retire-toi de ma pierre ! — *Yo* !

“ Mânes de mon père, retirez-vous ! — *Yo* !

“ Je n'ai rien à voir avec vous. — *Yo* !

“ Détournez les yeux de dessus ma pierre. — *Yo* !

“ Fuyez du ventre de ma pierre. — *Yo* !

“ Les ancêtres ont forgé de fer les premiers. — *Yo* !

“ Que je forge en paix avec mes enfants ! — *Yo* ! . . . ”

Le sacrifice et les prières achevés, on enterre la pierre et on la fixe solidement en tassant la terre sur les côtés.

Le forgeron peut maintenant battre le fer ; l'enclume est en place.

* * *

Si, dans la suite, il arrive que le forgeron et ses enfants se blessent en frappant l'enclume, on y verra encore un mécontentement et une vengeance de l'esprit ! Sait-on jamais, en effet, si on a expié toutes les injustices dont on s'est rendu coupable envers ceux de l'autre monde, volontairement ou non ? Sait-on surtout toutes les vengeances non assouvies que les ancêtres peuvent exercer contre leurs descendants et les membres de leur famille ?

Alors de nouveaux sacrifices et de nouvelles offrandes s'imposeront.

Cette tyrannie des esprits est d'ailleurs acceptée tout bonnement, avec cette apathie insouciant qu'apporte le Noir dans les malheurs de la vie. Les ancêtres ont passé par là ; ils font souffrir aux autres aujourd'hui ce qu'ils ont souffert eux-mêmes ; pourquoi se plaindre ? Et la génération présente se console de ses maux avec l'espoir de rendre la pareille à la génération suivante ! . . .

Il faudra encore beaucoup de temps, beaucoup de patience et beaucoup de dévouement aux missionnaires pour extirper ces craintes superstitieuses de nos pauvres Noirs et changer leurs folles terreurs en confiance et en amour par la communion des Saints !

ASIE

Une cérémonie à bord

Par S. G. Mgr DEMANGE, des Missions Etrangères
de Paris, vicaire apostolique de Taïkou (Corée)

HIER soir, le commissaire est venu me trouver : " Monseigneur, on immergera demain, avant le lever du soleil, le passager de seconde classe décédé ce matin ; si vous voulez bien présider cette triste cérémonie, je viendrai, avant votre messe, vous prendre sur le pont. "

Six heures du matin sur la passerelle arrière.

Le navire tangué légèrement ; une brise fraîche passe sur les ponts ; la grande voix de la houle n'est troublée que par le bruit trépidant des hélices.

Silencieux, plusieurs hommes sont debout, tournés vers le bastingage. Quelques barres en ont été enlevées à tribord. Posé sur deux mâtriers qui débordent au-dessus du vide, le cercueil est couvert des trois couleurs ; un quartier maître et deux matelots montent la garde à ses côtés.

Près de l'évêque revêtu du rochet et de l'étole, se tiennent le commandant et les officiers du bord, en tenue ; un peu en

arrière,
trois re
des onz
repos c
de la m

Sans
prières
jours j
milieu

Na

Li

Pour
mense,
victime

L'Egli
sur leq
" Béni
pardor
velis, c
pas de

Un c
on ret
percé
fonte.

Les
madr
abord
qui se
mavi c

arrière, une vingtaine de passagers, surtout des militaires, trois religieux, des matelots. Pour les autres, pour la plupart des onze cents habitants qui dorment sans souci, abeilles au repos dans les alvéoles de cette ruche immense, le passage de la mort est resté inconnu.

Sans apparat, sans chant commencent les prières; ces prières qui, aujourd'hui même, qui demain, qui tous les jours jusqu'au dernier *dies irae, dies illa*, se répèteront au milieu des larmes, sous toutes les latitudes.

Non intres in judicium cum servo tuo, Domine.

Libera me... Quando coeli movendi sunt et terra.

Pour cette fois elle reçoit l'eau bénite, cette tombe immense, la Mer Rouge, au fond de laquelle gisent tant de victimes de la foudroyante insolation.

L'Eglise la sanctifie par l'eau avant de lui confier le corps sur lequel quarante ans plus tôt elle versa l'eau du baptême: " Bénissez cette tombe, Seigneur, députez-y votre ange, pardonnez aux âmes de ceux dont les corps sont ici ensevelis, donnez-leur, au milieu de vos élus, la joie qui n'aura pas de fin. "

Un coup de sifflet du quartier-maître. Le navire stoppe; on retire le drapeau. Le cercueil solide et brut apparaît, percé de trous en croix, alourdi aux pieds d'une gueuse de fonte.

Les deux matelots se baissent et se relèvent; sur les madriers, le cercueil glisse lentement, passe devant les sabords des ponts inférieurs, entre tout droit dans la vague qui se referme sous l'écume jaillissante. *De profundis clamavi ad te Domine!*

Le soleil sort rouge, une fois de plus, des flots à l'horizon. Touchant l'eau bénite de la branchette de palmier cueillie au salon, le commandant, puis les autres assistants, émus et recueillis, tracent le signe du salut sur le point liquide, déjà incertain, qui s'éloigne.

Les hélices ont repris leur travail et le " Sphinx " continue vers le nord.

C'était ce matin, lendemain de l'Epiphanie, par 23°9 de latitude nord et 34° de longitude est.

DE

Par

F

d'ap
four
une
com

L'
reco

" mi
à no
on fi
vert

Pe

ASIE

DERNIERS JOURS DE LA MISSION D'ARMENIE

SEPTEMBRE - DECEMBRE 1914

Par le R. P. GABRIEL LEBON, jésuite, missionnaire
à Amasia (Anatolie)

I — LA RÉSIDENCE D'AMASIA

PENDANT ses trente-quatre années d'existence, la résidence d'Amasia a compté environ 130 conversions, d'après les inscriptions du registre d'abjuration ; elle a fourni un prêtre au clergé Arménien, un séminariste et une Sœur arménienne, un scholastique et un prêtre à la compagnie de Jésus.

L'œuvre la plus importante a été la fondation, puis la reconnaissance légale et officielle par le Gouvernement d'un " millet ", ou communauté arméno-catholique, qui comptait à notre départ 150 à 170 membres, presque tous convertis ou fils de convertis. Et cependant près d'un tiers des convertis avaient déjà quitté le pays.

Pour comprendre l'importance de l'existence légale du

millet catholique, il faut savoir qu'en Turquie les groupements civils s'identifient aux groupements religieux pour bien des questions et spécialement pour les impôts. La communauté est chargée de fournir au gouvernement une somme déterminée, correspondant au nombre de ses membres et à leurs propriétés. Aux chefs du millet de faire en détail la réparation des sommes à payer par les individus, les riches payant pour les pauvres.

Les convertis à la foi catholique restent membres civils du millet schismatique tant qu'il n'existe pas de millet catholique dans la localité, ou qu'ils n'ont pu obtenir d'y être civilement inscrits : le chef du millet peut donc doubler, tripler leurs impôts, négliger de s'occuper de leurs affaires au konak ou au tribunal, leur refuser les légalisations ou signatures nécessaires pour les ventes, achats passeports et autres actes civils, en un mot leur faire mille vexations et injustices, sans qu'ils puissent pratiquement s'y opposer. C'est dire que les conversions deviennent moralement impossibles, jusqu'à la reconnaissance légale du millet catholique.

Les autres œuvres de la résidence étaient, outre les collèges et les écoles gratuites de garçons et de filles, les congrégations, patronages, société des pauvres, cercle des anciens élèves, et cours du soir ; enfin le dispensaire et l'œuvre des baptêmes des enfants infidèles en danger de mort.

La rentrée au collège en 1914 avait été extraordinairement nombreuse : on comptait une trentaine d'élèves de

plus que
plus ou
bon espi
ment atte
tie de nos
pli de bor
turques n
placé ses
sincère, e
dant mili
officiers n
gré la dé
difficultés
numérai
on s'était

Le cer
réunion h
tionneme
élèves, ell
dant les v

Seule, l'
distributi
faibles re
grande m
hiver ; ma
des catho
de recueil
plus gran

Nous v
volonté de

plus que les années précédentes et les Sœurs ne savaient plus où loger les nouvelles recrues. Les enfants avaient bon esprit et nos grands spécialement nous étaient sincèrement attachés. Le corps professoral, composé en majeure partie de nos jeunes diplômés des dernières années, était rempli de bonne volonté. La population et même les autorités turques nous étaient plutôt favorables : le mutessarif avait placé ses enfants dans nos écoles et était pour nous un ami sincère, comme les événements le prouvèrent ; le commandant militaire nous rendait volontiers visite et plusieurs officiers nous avaient confié leurs fils. C'est pourquoi, malgré la déclaration de guerre franco-allemande, malgré les difficultés des circonstances (absence de commerce et de numéraire, ennuis des parents et incertitude du lendemain), on s'était remis au travail avec ardeur.

Le cercle des jeunes gens avec ses cours du soir et la réunion hebdomadaire des catholiques reprirent leur fonctionnement régulier ; quant à la congrégation des anciens élèves, elle n'avait même pas interrompu ses réunions pendant les vacances.

Seule, l'association des pauvres remit à fin de novembre ses distributions de pain, de farine et de charbon, afin que ses faibles ressources fussent mieux utilisées au moment de la grande misère pressentie par tout le monde pour le prochain hiver ; mais on avait déjà organisé un nouveau groupement des catholiques riches et influents, chargés de provoquer et de recueillir des souscriptions nouvelles pour secourir un plus grand nombre de malheureux.

Nous vivions ainsi au jour le jour, avec l'espoir et la volonté de nous maintenir là malgré toutes les difficultés.

Les levées de soldats, qui se faisaient à tout propos, furent une continuelle menace pour nos professeurs. On parvint à les faire inscrire comme diacres ou chantres, arméniens et latins; ils étaient en réalité nos principaux, voire nos uniques auxiliaires pour le chant des dimanches et jours de fête. Mais tantôt on déclarait l'exemption des diacres supprimée ou leur nombre réduit, tantôt on réclamait un certificat plus officiel ou une formalité nouvelle, tantôt on excluait du privilège telle catégorie de personnes ou telle classe de soldats et il fallait à chaque fois faire de nouvelles démarches, de plus en plus délicates et aléatoires.

* * *

La déclaration de guerre franco-turque rendit peu après notre position assez fausse; mais le mutessarif eut l'amabilité de venir nous rendre visite, pour nous faire savoir que nous n'avions rien à craindre et qu'il nous prenait sous sa protection. " Par suite de leurs alliances, ajouta-t-il aimablement, nos deux pays sont obligés de se faire la guerre, mais ce sont les Russes (l'ours) que nous détestons et craignons, tandis que nous n'avons rien contre les Français; aussi nous pouvons ici rester unis. "

Et il continua, chaque jour, à nous faire passer, dès leur arrivée, les dépêches de l'agence turque (qui ne sont communiquées qu'aux fonctionnaires), comme il avait coutume de le faire depuis le commencement des hostilités franco-allemandes, s'excusant même de ce qu'elles étaient trop visiblement partiales en faveur des Allemands.

Cette accalmie permit de faire l'Heure Sainte le premier

vendredi
congrég
traite au
leur pré
vembre
rale des
ces jusqu
officielle
habitant
lecture
Alliés.

Il y a
et nous
retraite
Frère vi
le dema
Père re
police ve
écoles, d
à quitter
ment lui
donner,

Dans
nous fai
français
ville par
nager le
demande

— vendredi de novembre, puis de fêter Saint Stanislas avec les congréganistes; on s'enhardit même jusqu'à donner la retraite annuelle aux élèves et, pendant trois jours, un Père leur prêcha à l'église les grandes vérités. Le jeudi, 19 novembre eut lieu la messe de clôture avec communion générale des élèves catholiques. On donna alors aux élèves vacances jusqu'au samedi matin: le crieur public avait, en effet, officiellement convoqué pour le lendemain vendredi tous les habitants — chrétiens aussi bien que musulmans — à la lecture du firman proclamant la guerre sainte contre les Alliés.

• • •

Il y avait à peine une heure que les élèves étaient partis et nous nous entretenions encore des espérances que la retraite nous faisait concevoir pour l'avenir, lorsqu'un Frère vint précipitamment dire au R. P. Supérieur qu'on le demandait immédiatement. Après quelques minutes, le Père revient tout ému: le mutessarif l'a prévenu que la police va venir nous signifier officiellement de licencier les écoles, d'en céder au gouvernement les bâtiments et d'avoir à quitter le pays. Il avait voulu nous en avertir officieusement lui-même, afin de diminuer notre émotion et de nous donner, avant l'avis officiel, le temps de réfléchir.

Dans l'après-midi arrive, en effet, un agent de police qui nous fait officiellement la déclaration suivante: "Les sujets français ayant relation avec les écoles doivent quitter la ville dans le délai d'une semaine." On nous autorise à déménager le mobilier du collège, les ordres du gouvernement ne demandant que les locaux scolaires. Il semble donc que la

résidence et l'église pourront être sauvées et que les Pères indigènes seront autorisés à continuer leur ministère. Nous prévenons aussitôt les Soeurs et convenons, pour essayer de sauver leurs bâtiments et leurs oeuvres, qu'elles offriront leur grande maison comme hôpital pour les soldats malades ou blessés et quelques religieuses de la communauté comme infirmières. Cette offre, hélas! devait être inutile.

• • •

Vendredi, 20 novembre. — Les Soeurs congédient leurs élèves après la messe, en rendant l'écolage payé à l'avance, Ce fut dans les classes supérieures une scène de désolation indescriptible, qui montra combien les bonnes religieuses étaient sincèrement aimées de leurs élèves. Dans ce pays où l'on tient tant à l'argent, la plupart des enfants refusèrent les sommes rendues. Une grande fille après avoir protesté qu'elle ne voulait rien accepter, courut dans une autre classe vers ses petites soeurs, pour leur défendre de recevoir quelque chose; un père de famille, après avoir grondé et battu son enfant qui avait repris l'argent, l'envoya le reporter de suite...

Depuis plus d'un mois toutes communications avec nos Supérieurs de Constantinople sont interrompues. Nous sommes très anxieux. Il est visible que le Gouvernement de la capitale supprime les lettres et ne laisse passer que rarement et tardivement les télégrammes privés, même lorsqu'on paye triple taxe pour avoir l'expédition immédiate. D'autre part, le chemin de fer par Samsoun est fermé.

Nous nous décidons à télégraphier à l'ambassade améri-

eaine ch
demande
Constan

Samec
chez les
sont con
collège
confisqu
lers, ell
objets d

Nos A
vali de
tère arr
que l'er
aux fen
son dev

Dima
bitude.
nous ou
d'avoir
qui fin

Nous
vante:

eaine chargée de nous protéger pendant la guerre, pour demander direction et faire prévenir le R. P. Supérieur de Constantinople.

• • •

Samedi, 21 novembre. (Fête de la Présentation, chômée chez les Arméniens). — Après la grand'messe nos élèves sont congédiés. La police refuse de rien laisser emporter du collège ou de chez les Soeurs. Elle déclare que tout est confisqué et que la résidence le sera aussi. Après pourparlers, elle finit par laisser emporter les livres, cahiers et objets de piété du collège.

Nos Arméniens catholiques font une pétition officielle au vali de Sivas pour garder comme *aratchnartaran* (presbytère arménien), notre résidence, ce qui est nécessaire pour que l'entrée de l'église, contiguë, soit accessible sans crainte aux femmes qui ne pourraient plus s'y rendre si notre maison devenait école ou caserne turque.

II. — ORDRES ET CONTRE-ORDRES

Dimanche, 22 novembre. — Messe et sermon comme d'habitude. Nouveaux pourparlers pour obtenir de remiser chez nous ou de vendre les meubles et provisions des Soeurs, afin d'avoir l'argent nécessaire pour le départ et le voyage, ce qui finit par être autorisé pour le lendemain.

Nous recevons de l'ambassade américaine la dépêche suivante: " Corps enseignant doit partir; église conservée

avec deux prêtres. Religieux, religieuses non français pas obligés de partir. Ministère intérieur a télégraphié aux autorités provinciales de faciliter voyage. J'ai vu Supérieur Jésuite. ”

Lundi, 23 novembre. — Les agents de police surveillent jour et nuit les environs de la résidence depuis vendredi. Des paroles de menace sont proférées par eux contre les professeurs et élèves, parce qu'ils aident les Français, ennemis de la patrie, à déménager les effets des religieuses. Un professeur leur répond : “ Pouvons-nous abandonner dans leur malheur nos Pères et nos bienfaiteurs ? ” Grand dévouement de la part des professeurs, des élèves, des catholiques ; grande sympathie dans toute la ville.

Réponse du vali à la pétition des Arméniens catholiques : “ L'école et ses dépendances doivent être fermées, seule l'église est conservée. ”

Le mutessarif — cassé le mardi 17, parce qu'il est mal vu du vali et qu'il nous est trop favorable — prétend ne pas avoir reçu d'ordre pour le maintien des deux Pères et ne pouvoir rien faire.

Nous décidons que le R. P. Supérieur, le R. L. . . et les deux Frères (qui ne font pas partie du corps enseignant), resteront. Le Père indigène, avec l'autre Père français, accompagnera les Soeurs, leur servira d'interprète et consultera Constantinople sur la question de son retour.

Mardi, 24 novembre. — Départ des Soeurs et des deux Pères ; beaucoup de sympathie de la part de la population chrétienne ; la fille du mutessarif, leur élève, vient leur dire

adieu. Deux soldats les

Après l'entrée dans l'église pour la messe de même

Un comte et deux Pères tard et qu'ils sont dépendance

Nous télégraphions dépêche de Constantinople deux prêtres pas pouvoir partir. ”

Mercredi

déclare qu'il ne peut pas inviter à enlever les Pères que le délai est trop court (ils n'étaient donc pas arrivés) ; si nous ne pouvons pas intervenir, nous enverrons celui-ci nous expliquer au ministère de l'Instruction publique par télégramme. Les Pères, l'indigène et les Soeurs, les menacent de démissionner si les Soeurs de démission et pro

adieu. Deux *zaphtiés* (gendarmes) et, jusqu'à Toakat, trois soldats les accompagnent pour les protéger.

Après leur départ, nous allons réciter un chapelet à l'église pour leur obtenir un heureux voyage. Nous ferons de même chaque jour après la dernière messe.

Un commissaire dit à notre premier professeur que les deux Pères restants doivent partir dans sept jours au plus tard et que la résidence est officiellement regardée comme dépendance de l'école et doit être évacuée.

Nous télégraphions alors à l'ambassadeur: " Reçu la dépêche de Votre Excellence disant conserver l'église avec deux prêtres. Ici, le gouverneur n'a pas reçu d'ordres, dit pas pouvoir conserver deux prêtres. Prière de faire avertir. "

Mercredi, 25 novembre. — Arrive un commissaire qui déclare que ce qu'il va nous communiquer est grave et nous invite à en peser les conséquences. — Après quoi, il signifie que le délai de notre séjour expire jeudi soir (les sept jours étaient donc comptés depuis le premier avis de jeudi dernier); si nous sommes là vendredi, la gendarmerie pourrait intervenir. Nos amis consultent le commandant turc; celui-ci nous fait dire d'envoyer une pétition au vali et au ministère de l'intérieur à Constantinople, pour rappeler le télégramme de l'ambassade américaine, la situation des Pères, l'indépendance de la résidence vis-à-vis des écoles, les menaces faites et l'intention des deux Pères non professeurs de demeurer pour le culte, et pour demander instruction et protection. Nous le faisons le soir même.

* * *

Jeudi, 26 novembre. — Ce matin le mutessarif vient nous dire officiellement que le ministère répond par Sivas que la résidence et tout l'enclou sont dépendances de l'église et nous restent, mais il n'y a pas de réponse pour le séjour des Pères. Nos amis soupçonnent qu'on ne dit pas tout et que le séjour des Pères est aussi accordé. Le mutessarif refuse de nous donner la réponse par écrit.

On pose les scellés sur le collège et sur le bâtiment des Soeurs.

Le vartabed, envoyé mercredi aux informations à Marsivan, en revient ce soir: Non seulement, dit-il, les Américains n'ont rien fait pour les Pères, mais ils tremblent pour eux-mêmes; donc inutile de recourir à eux.

Un de nos amis a vu le commandant militaire et le mutessarif; il semble que tous deux se refroidissent et souhaitent qu'on ne s'adresse plus à eux.

Ont-ils été menacés par le commissaire, membre actif et influent du comité " Union et Progrès ", que nous savons avoir juré notre perte ?

Vendredi, 27 novembre. — Le mutessarif nous signifie officiellement d'avoir à partir sans délai. Nous nous proposons de télégraphier encore, d'urgence, à l'ambassade, mais nos amis sont épouvantés, nos protecteurs découragés, la police plus intransigeante et plus menaçante que jamais. On nous conseille de demander seulement deux jours pour nous procurer de l'argent par des ventes. Le R. P. Supérieur

les obtient d
lundi.

Nos amis
menacés; par
et de quelque

Samedi, 28
tes au rabais
coup de désa
ces derniers;
afin de profi

Dimanche,
d'habitude.

Nous recev
et les Soeurs
ditions à Tok

Nous envo
Marsivan, po
avant notre
serons le Frè
le Père était

¹ Arrêté hél
de captivité, te
anciens élèves
a dit avoir vu d
lons, pieds nus

les obtient du commandant militaire; nous ne partirons que lundi.

Nos amis influents s'éclipsent et se disent surveillés et menacés; par contre, dévouement admirable des professeurs et de quelques élèves.

Samedi, 28 novembre. — Toute la journée se passe en ventes au rabais; on dirait une maison livrée au pillage: beaucoup de désarroi. Ceux qui avaient si peur de se montrer ces derniers jours ne craignent plus de paraître aujourd'hui afin de profiter des bonnes occasions de la vente.

* * *

Dimanche, 29 novembre. — Offices à l'église comme d'habitude.

Nous recevons une carte postale annonçant que les Pères et les Soeurs partis mardi sont arrivés dans de bonnes conditions à Tokat.

Nous envoyons un exprès au Père Aghadjanian, resté à Marsivan, pour le prier de venir au plus tôt, afin d'occuper, avant notre départ, la maison, avec le vartabed; nous laisserons le Frère Marcossian pour leur rendre service. Mais le Père était déjà parti dans la direction de Constantinople.¹

¹ Arrêté hélas! en route, il fut massacré, après plusieurs mois de captivité, tandis qu'on le déportait en Mésopotamie. Un de nos anciens élèves d'Adana, qui se trouvait à Alep pendant la guerre, a dit avoir vu le P. Aghadjanian dans un état lamentable, en haillons, pieds nus, avec plusieurs blessures, et pourtant souriant et

Tout se prépare pour notre départ; nous retenons des voitures. Le gouvernement fait sceller le cercle et le théâtre.

Dans l'après-midi, nous recevons la dépêche suivante: " Son Excellence le Ministre intérieur autorise religieuses rester avec un aumônier à condition qu'elles fassent service garde-malades au besoin. Il autorise, en outre, deux prêtres pour votre église. *Signé*: M. Argenta, ambassadeur américain. "

Nous télégraphions alors à Sivas la dépêche de l'ambassadeur et l'ordre de garder à Sivas les Pères et les Soeurs déjà partis d'Amasia. Nous faisons dire aussi au commandant militaire que nous sommes absolument décidés à rester quoi qu'il puisse arriver, qu'il pèse les responsabilités encourues, si on agit contre l'autorisation donnée par le Ministère et communiquée par l'ambassadeur.

III — DÉPART

Lundi, 30 novembre. — Un agent de police vient nous intimier l'ordre de partir d'Amasia dans les deux heures, sinon, nous y serons réduits par la force. Nous répondons que nous croyons devoir user de l'autorisation accordée par le ministère et le prions de lui faire demander des instructions. Vers deux heures et demie, deux gendarmes viennent nous dire que le capitaine de gendarmerie nous demande; ils nous accompagnent chez lui.

manifestant sa joie. La mort dut suivre de près, car quelqu'un retrouva ensanglantée une pèlerine qu'il avait donnée au Père, et un gendarme interrogé fit comprendre que le Père avait été massacré en route. On a affirmé aussi que c'est de la main même du metessarif de Der-Zor qu'il aurait été tué.

Ce dernier naître l'auto reçus de Sivasadeur lui-même. Comme nous reconnaitre contraire, il expulser de Supérieur et

Les deux du côté de r conduisent i se montre p que nous ne quer qu'il a gne n'est p plus compa exilés, qui r camp d'Elv

Un élève vient en sec quatre livre disposition besoin. " au Frère M et de nous exigeaient,

Le bon F nous venir après notre

Ce dernier nous reçoit très durement et refuse de reconnaître l'autorisation. Il prétend qu'étant donné les ordres reçus de Sivas, elle ne peut qu'être fabriquée par l'ambassadeur lui-même et il refuse d'en référer au ministère. Comme nous déclarons avoir l'intention de continuer à reconnaître l'autorisation et à en user jusqu'à preuve du contraire, il se fâche, appelle deux gendarmes et nous fait expulser de force. Lui-même pousse brutalement le Père Supérieur et le chasse avec colère.

Les deux gendarmes, fusil à l'épaule, nous dirigent d'abord du côté de notre maison, puis, sur un signe du Konak, nous conduisent à travers la ville du côté de Tokat. L'un d'eux se montre plutôt dur et veut nous faire activer le pas plus que nous ne pouvons, bien qu'un des Pères lui fasse remarquer qu'il a mal au genou et que le Frère qui les accompagne n'est pas robuste. Hors de la ville, son compagnon plus compatissant procure des bâtons de voyage aux trois exilés, qui marchent ainsi, en récitant le chapelet, jusqu'au camp d'Elvasi.

Un élève de la première classe, Hadji-Bey Kaimakian, vient en secret trouver un Père pour lui dire : " Je n'ai que quatre livres turques (environ 100 francs) ; les voici à votre disposition pour le voyage, car vous devez être dans le besoin. " Le soir, nous fîmes passer par l'hôtelier un billet au Frère Marcossian, lui disant de nous envoyer nos bagages et de nous procurer les deux voitures que les gendarmes exigeaient, à nos frais, pour le reste du voyage.

Le bon Frère s'était déjà donné beaucoup de peine pour nous venir en aide, mais la police, arrivée immédiatement après notre sortie de la maison, avait aussitôt scellé toutes

les chambres et expulsé tout le monde, même le vartabed et le derder. Comme un Ture devait garder la propriété, on avait par précaution retiré la sainte Réserve dans une maison particulière.

Le Frère nous envoya pendant la nuit ce qu'il avait pu sauver, notamment la chapelle portative, qui nous permit de dire la messe chaque jour pendant le voyage. Ce fut Ohanes, le laitier, qui se dévoua pour nous apporter ces objets; jusqu'au dernier moment, il n'hésita pas à s'exposer pour nous rendre service. Profondément émus, nous le remercions: il nous baise les mains et s'en retourne en hâte, avant le jour. Ce fut le dernier contact avec notre chère mission d'Amasia.

Nous disons la sainte messe dans une petite salle voisine que l'hôtelier met un instant à notre disposition; puis après avoir pris une petite tasse de café ture, nous nous entassons avec les paquets et la chapelle dans les deux voitures envoyées par le Frère.

On nous adjoint un jeune prisonnier arménien, que l'on envoyait à Sivas; parfois même, quand il n'y a pas, au relais, de gendarmes à cheval pour nous escorter, des gendarmes, fusil en main, montent en plus dans les voitures.

* * *

A Tokat, faute d'une formalité, le jeune Arménien est retenu à la prison. Quant à nous, d'abord conduits au Gouvernement, nous sommes ensuite autorisés à être conduits au khan, mais avec défense d'en sortir. Le vartabed catholique et quelques amis viennent nous y visiter et nous ren-

dre tous les
missionnaires

On ne l
leur départ
Pendant la
les jardins
Leurs imm
transformé
originaires
on n'en a j
doute qu'e

Samedi,
pouvons d
mande de
général, ne
faire venir
nir, sous e
se montre
qu'on nou
soit hors d
damnée, ai
chefs des
et civilisé,
toisie en e
sations de
à Sivas po
Nous cé
l'évêque a

dre tous les services possibles. Ils nous apprennent que les missionnaires de Tokat ont été très durement traités.

On ne leur avait donné que trois jours pour préparer leur départ en leur défendant de rien vendre ou emporter. Pendant la nuit, ils avaient cependant pu faire passer par les jardins voisins ou enterrer les objets les plus précieux. Leurs immeubles étaient déjà occupés par les Turcs et transformés en écoles. Deux religieuses de l'Assomption, originaires du pays, n'avaient pas été autorisées à partir; on n'en a jamais eu de nouvelles depuis et il semble hors de doute qu'elles ont été massacrées.

* * *

Samedi, 5 décembre. — Arrivée à Sivas, le soir. Nous pouvons descendre à l'évêché arméno-catholique, sur la demande de Mgr Ketchedjian lui-même; puis avec son vicaire général, nous allons chez le vali pour demander de pouvoir faire venir nos affaires personnelles et nos bagages et obtenir, sous ce prétexte, la venue du Frère Marcossian. Le vali se montre extérieurement fort aimable et paraît étonné qu'on nous ait traités si brutalement à Amasia, bien qu'il soit hors de doute que le capitaine de gendarmerie, son âme damnée, ait agi par ses ordres. Ce vali, un des principaux chefs des Jeunes Turcs, tient à passer pour un homme poli et civilisé, mais il est aussi haineux que fourbe et sa courtoisie en est d'autant plus dangereuse. Il donne les autorisations demandées et nous permet de demeurer une semaine à Sivas pour attendre nos bagages.

Nous célébrons la fête de l'Immaculée-Conception avec l'évêque arménien, qui nous fait l'accueil le plus charitable.

Nous avons la douleur de voir abattre la croix qui dominait l'église de nos Pères.

* * *

Dimanche, 13 décembre. — Arrivée du Frère Marcossian, avec un petit séminariste arménien. Il nous apprend que le lendemain de notre départ, c'est-à-dire le 1er décembre, la commission était venue enlever les scellés de la résidence pour permettre d'emporter le contenu des chambres, elle avait accordé aux desservants de la paroisse les chambres derrière l'église, puis scellé de nouveau le reste, sauf l'église où l'on pensait pouvoir continuer les cérémonies religieuses, sans trop de difficultés.

Emmènerons-nous le petit séminariste avec nous ? N'y a-t-il pas à craindre qu'en route on nous l'enlève de force pour l'isoler chez des Turcs et le faire apostasier ? On crut meilleur de le confier à un excellent catholique, en priant l'évêque arménien de veiller sur lui.

Mgr Ketchedjian devait, hélas ! être une des premières victimes de ces tristes temps. Quant à l'enfant, par une protection quasi miraculeuse, il échappa à tous les massacres et parvint même, on ne sait comment, à regagner Constantinople où se trouvait sa famille.

* * *

Lundi, 14 décembre. — Nous partons pour Cér... ; nous y arrivons le 17 au soir et logeons à l'évêché. Nous sommes reçus avec la même charité et délicatesse qu'à Sivas. Nous

nous effor
d'illusion s
se prolonge

Le 19 d
atteindre l
nous amèn
R. P. d'Ar
cher à la
grâce à le
tinople se
étions les
Mission. ²

Dès son
d'Amasia
genthau, p
notre exp

¹ Plus he
l'évêque, M
furent mir
dans une g
épargnèren
délivrés pa
1918.

² Il ne r
qués et tol
qui fut leu
ne fut pas
niers deva
tre le meu
on propos
aussitôt m

nous efforçons d'encourager les restants qui ne se font guère d'illusion sur le sort qui les attend pour peu que la guerre se prolonge. ¹

Le 19 décembre nous nous remettons en route, pour atteindre le chemin de fer de Bagdad, qui en trois jours, nous amène à Haidar-Pacha, le 24 décembre au soir. Le R. P. d'Autume, supérieur de la Mission, vient nous chercher à la gare avec le cawàs de l'ambassade américaine ; grâce à leur présence, les formalités d'arrivée à Constantinople se règlent rapidement et sans difficultés : nous étions les derniers missionnaires quittant le territoire de la Mission. ²

• • •

Dès son arrivée à Constantinople, le Père Supérieur d'Amasia va trouver l'ambassadeur américain, M. de Morgenthau, pour lui faire connaître ce qui s'est passé lors de notre expulsion, comment on n'a tenu aucun compte de ses

¹ Plus heureux cependant que le clergé de Tokat et de Sivas, l'évêque, Mgr Bahabamian, son frère le vartabed et ses prêtres furent miraculeusement sauvés. Les meurtriers officiels, postés dans une gorge pour les massacrer pendant leur déportation, les épargnèrent, on ne sait pourquoi. Exilés à Jérusalem, ils furent délivrés par la brusque avance de l'armée anglaise en novembre 1918.

² Il ne restait plus en Asie que les deux Pères indigènes bloqués et tolérés à Samsoun avec un Frère de nationalité allemande qui fut leur sauvegarde, les trois Soeurs indigènes dont le départ ne fut pas autorisé, et les deux missionnaires indigènes. Ces derniers devaient bientôt être martyrisés ; nous avons fait connaître le meurtre du P. Aghadjanian ; l'autre, le Frère Balian, à qui on proposait d'apostasier, ayant refusé avec indignation, fut aussitôt massacré sans pitié.

dépêches et même nié publiquement sa loyauté. Il constate que le ministre de l'intérieur s'est indignement joué de lui, et il ne se sent pas assez puissant pour obtenir une réparation sans employer des moyens violents, qui ne semblent pas opportuns.

L'ambassadeur continue cependant à se montrer plein de dévouement et de délicatesse pour les missionnaires. Bien qu'Israélite, il veut, le jour de Noël, visiter tous les établissements de bienfaisance de Constantinople, pour procurer la joie de l'arbre de Noël et distribuer les cadeaux d'usage aux enfants et orphelins ordinairement secourus par la France.

Nous espérons pouvoir demeurer à Constantinople pendant le temps de la guerre, que l'on ne croyait pas devoir durer longtemps, et y travailler au bien spirituel des nombreux chrétiens et Arméniens de la capitale, en guettant le jour où nous pourrions retourner dans notre chère Mission.

Le gouvernement ture ne nous accorde même pas cette consolation : sauf quatre Pères français et deux Pères indigènes, tolérés comme prêtres auxiliaires du Délégué apostolique, tous les autres missionnaires reçoivent l'ordre de sortir immédiatement de Turquie.

• • •

Jeudi, 31 décembre. — Nous prenons de nouveau le chemin de fer : première visite policière à la gare de départ de Constantinople ; seconde visite, plus stricte, à la frontière, où l'on prit à un Père, comme matériel pour ambulance, les bandes élastiques, qu'il portait à un genou malade.

Arrivés a
momentane
coup de cha
se ressent
turco-bulga
pulsés de T
qu'ils ont é
vivre quelq

Enfin pa
tempête l'e
rade décou
sans nous e
trième jou
tection des

Le bate
donc parqu
mémie et d
trentainé
lons au pe
tée, les ba
les Soeurs
reusement

Grâce à
solation d
cette visio
les désag
nous pas
depuis loi

Arrivés au port de Dédéagach — alors territoire bulgare momentanément en paix — nous y sommes reçus avec beaucoup de charité par les Enfants de saint François. Mais ils se ressentent encore des jours lamentables de la guerre turco-bulgare. Ils ont, d'ailleurs, déjà vu passer tant d'expulsés de Turquie — parfois plus de cent en une semaine — qu'ils ont épuisé leurs faibles ressources. On s'ingénie pour vivre quelques jours.

Enfin paraît un bateau français ! Pendant trois jours la tempête l'empêche de communiquer avec la terre en cette rade découverte, et nous voyons le moment où il va repartir sans nous emmener. La mer s'étant un peu adoucie le quatrième jour (6 janvier), nous nous embarquons sous la protection des Rois Mages.

Le bateau était plus que rempli de passagers ; on avait donc parqué à fond de cale les missionnaires expulsés d'Arménie et de Syrie, c'est-à-dire une vingtaine de prêtres, une trentaine de Frères et autant de Soeurs. Nous nous installons au petit bonheur. Une nuit, où la mer était plus agitée, les bagages mal amarrés roulèrent dans l'obscurité sur les Soeurs épouvantées par cette avalanche ; il n'y eut heureusement aucun accident grave.

Grâce à nos deux chapelles portatives, nous avons la consolation de pouvoir offrir le Saint Sacrifice chaque jour ; cette visite quotidienne de Notre-Seigneur faisait oublier les désagréments du voyage. D'ailleurs n'approchions-nous pas de la France, que beaucoup n'avaient pas revue depuis longtemps !

* * *

.....

Quatre ans ont passé sur ces événements. Voici les nouvelles que nous avons reçues de nos-missionnaires de Constantinople :

“ A Amasia, tous les Arméniens (hommes) ont été tués à coups de haches ou de bâtons, par groupes, la nuit, à Havalldji, à une petite distance de la ville, dans un ravin sur la route de Tokat. Tous nos fidèles ont péri, à commencer par le vartabed et le chef du millet catholique; tout le quartier arménien a été brûlé... Même situation à Tokat, Sivas.

“ L'Arménie intérieure était inabordable; c'était de brigandage en grand. Frès de 400,000 déserteurs infestaient le pays. ”

Le rapport secret du Dr Lepsius confirma ces lettres et donna des détails navrants. “ Sur les 12,000 Arméniens de Marsivan il n'en resta que 200 environ... De la frontière russe jusqu'à l'ouest de Sivas, le pays est maintenant à peu près complètement vide d'Arméniens. A Amasia, après la déportation, le quartier arménien, le bazar, les églises arménienne et grecque furent incendiées par les Turcs. ” Un marin, prisonnier des Turcs, après un naufrage, nous a raconté avoir vu, près de Sivas, des quantités considérables d'ossements, restes des Arméniens massacrés dont les cadavres n'avaient même pas été ensevelis.

Les missionnaires de Constantinople demandent du renfort et manifestent le désir de reprendre nos oeuvres et spécialement le petit Séminaire devenu plus nécessaire que jamais. Me voici en route pour l'Orient et je rêve d'ouvrir

mon petit
être à Sivas

Que vo
obtenir
séminaris
nien si é
dant app
j'allais d
spécialien

mon petit Séminaire à Constantinople ou à Adana, ou peut-être à Sivas, ou dans quelque autre poste de l'intérieur.

Que vos prières et vos aumônes, chers bienfaiteurs, nous obtiennent de pouvoir rassembler au plus tôt les premiers séminaristes et de préparer des prêtres à ce peuple arménien si éprouvé par les massacres, mais qui semble cependant appelé à avoir désormais en Orient un rôle important, j'allais dire prépondérant, au point de vue de la religion et spécialement du catholicisme !

ASIE

Retour d'un missionnaire AU JAPON

Lettre de M. ALEXANDRE HUTT, des Missions
Étrangères de Paris, missionnaire à Hakodaté

VOUS avez appris notre départ de Marseille, le 8 juillet, pour arriver le 3 octobre. Près de trois mois de voyage, et dans quelles conditions !

Le *Batavia*, cargo boche de près de 20,000 tonnes, n'avancait qu'avec une prudente lenteur, se laissant dépasser par les plus modestes charbonniers. Dans les ports où il faisait escale, c'était le parent pauvre dont on s'occupe quand les autres sont servis.

Ses premiers propriétaires l'ayant destiné aux régions froides avaient fait installer le chauffage central dont nous avons joui tout le long de la traversée. Sous les tropiques, les cabines et l'intérieur du navire étaient inhabitables, aussi, avec quel empressement chacun de nous remontait-il sur le pont.

En cours de route, les avatars ne firent pas défaut. En Mer Rouge, les aliments se gâtèrent au point que l'on dut

en jet
nous l

Le
lui pe
célébr
let, el
assiste
quaie
ques
fin, l
s'étar
dema
bonds
grave
avoir

Le
sant
ble, a
des-I
Pend
dégai
appo
La M
essay
dant
quar
voeu
mêm

en jeter plusieurs tonnes à la mer. Comme conséquence, nous fûmes soumis au régime des restrictions.

* * *

Le paquebot eut cependant son bon côté. Ses dimensions lui permettant de bien tenir la mer, nous pûmes, chaque jour célébrer la sainte Messe. Le dimanche et le jour du 14 juillet, elle fut dite sur le pont, au milieu d'une nombreuse assistance de passagers. Les officiers du bord ne manquaient pas d'y venir lorsque le service leur donnait quelques loisirs. D'ailleurs ils nous manifestèrent, jusqu'à la fin, la plus grande sympathie. Plusieurs cas d'insolation s'étant produits pendant le voyage, ils vinrent-chaque fois demander à l'un de nous de venir administrer aux moribonds les derniers sacrements. Un Japonais, étant tombé gravement malade, put également recevoir le baptême après avoir reçu une instruction suffisante.

Le lendemain de notre départ de Saïgon, le *Batavia*, obéissant sans doute à un sentiment d'atavisme très compréhensible, alla tout simplement s'asseoir sur un récif appelé Banc-des-Hollandais, et s'y reposa pendant cinquante-six heures. Pendant ce temps, l'équipage travaillait nuit et jour à le dégager en jetant par-dessus bord le lest que nous avions apporté de Marseille. Deux remorqueurs et un paquebot, *La Manche*, appelés par sans-fil, parurent le lendemain et essayèrent de le dégager, mais ce fut en vain. Le commandant, très anxieux, parlait de nous faire reconduire à Saïgon, quand je lui proposai de s'adresser au ciel et de faire un voeu. Il accepta et voulut l'accomplir sans retard. Le jour même le bateau se dégagea spontanément et put continuer

sa route sans avoir subi d'avaries. Très surpris lui-même, le commandant disait, à tous ceux qui voulaient l'entendre : " Je ne croyais pas aux miracles, j'y croirai désormais, car je viens d'en voir un de mes propres yeux. ". Le lendemain il tint à assister, en compagnie des officiers du bord et d'une partie de l'équipage, à une messe d'action de grâces.

* * *

Enfin nous arrivâmes à Sendai où nous trouvâmes des confrères réunis auprès de Monseigneur pour la retraite annuelle.

De ma vie, je n'oublierai ce retour au centre de la Mission et les démonstrations de joie qui l'accompagnèrent. L'absence avait été longue, longue au point de dépasser les prévisions humaines. Et maintenant c'était fini, l'on allait revivre ensemble et travailler de concert à l'évangélisation des Japonais. Il était bien dix heures du soir lorsque le train entra en gare. Malgré l'heure tardive on veillait à la Mission, et bien que la retraite fût commencée, la règle du silence reçut un fameux accroc.

Le lendemain, un service fut célébré pour les victimes de la guerre. Sur huit mobilisés, deux ne rentraient pas, et c'est beaucoup.

* * *

A Hakodaté où nous arrivâmes le 3 octobre, l'accueil fut également au-dessus de notre attente. Les chrétiens rivalisèrent avec les religieux et les religieuses pour nous manifester leur joie. Une forte députation de fidèles des deux

paroisses nous attendait sur le quai et nous cueillit à l'arrivée. Bientôt leur groupe s'agrandit de vieilles connaissances de la campagne et même de chrétiens venus de mon ancien district. Ces derniers avaient fait un voyage de vingt-deux heures pour venir nous exprimer leur joie de nous revoir.

Les fêtes commencèrent le jour même et, comme toutes celles qui se respectent, eurent leur octave.

Après quoi, tout rentrant dans le calme, nous nous sommes remis au travail.

Ce n'est pas certes pas l'ouvrage qui manque dans un pays où les prêtres sont si rares et si dispersés !

ASIE

FLEURS ET ÉPINES

DU

KIANG-SI

Par le R. P. WATTHE, missionnaire Lazariste

BAPTÊME D'UN ENRAGÉ



UI, on rencontre en Mission des choses extraordinaires et des cas de conscience que nos vieux moralistes ne peuvent pas soupçonner.

Un dimanche matin, je vois un de nos catéchumènes entrer dans ma chambre. Il avait l'air ahuri, les lèvres tremblantes, les yeux hagards; à peine entré, le voici qui se cramponne à ma table et me hurle: " Père, pardonnez-moi, ... je suis enragé ! "

Malgré le frisson qui me parcourt le corps, je l'interroge, et au milieu de cris de douleur, il m'avoue qu'il a été mordu, huit jours auparavant, par un chien enragé. Je lui demande s'il veut le baptême; sur sa réponse affirmative, malgré le paroxysme de sa douleur et ses yeux qui deviennent effrayants, je le prépare comme je peux. Je le fais ensuite

transporter dans une grande chambre, pendant qu'on se hâte d'appeler le médecin du pays.

Celui-ci arrive et, après avoir examiné le malade, me déclare qu'il est trop tard. Néanmoins, il se met à préparer son remède (mixture de racines, d'herbes et de minerais), pendant que j'enlevais tous les meubles qui se trouvaient dans la chambre. Cette mixture devait le jeter dans un assoupissement profond durant deux heures; après quoi, c'était la guérison ou la mort au milieu de convulsions terribles !

A peine le remède pris, le pauvre homme tombe sur sa natte comme s'il avait reçu un coup de massue ; il étend les bras et les jambes et demeure immobile. De grosses gouttes de sueur perlent sur son front et sa poitrine découverte. Je reste près du moribond, attendant le dénouement avec anxiété.

La crise annoncée arrive, elle est terrible ; c'est la rage dans toute sa fureur.

Une grande foule était accourue, et chacun apportait des planches et des madriers pour lui barrer toute issue. Les païens tremblaient, les chrétiens priaient.

Mais je voulais entrer, car le baptême urgeait et le pauvre homme m'avait supplié de le lui conférer à sa dernière heure ; je dus me fâcher pour pénétrer et pour obtenir que la porte restât ouverte pendant que j'étais auprès du malade. Le pauvre homme avait les habits déchirés et couverts de bave...

J'attendis une accalmie, puis je m'empressai de lui administrer le baptême avec toutes les cérémonies d'usage. Tout alla bien jusqu'au moment où je dus lui verser l'eau

sur la tête; je me doutais que cette ablution allait déclencher une nouvelle crise.

En effet, à peine l'eau fut-elle versée que l'enragé poussa un grand cri. Laurent, mon domestique, s'enfuit, laissant tomber la chandelle qui s'éteignit. Au milieu des ténèbres, je gagnai un coin de la chambre en priant pour ce malheureux, tombé dans une rage folle. C'était effrayant : je l'entendais, près de moi, se débattre dans l'ombre, hurler, se tordre, essayant de mordre quelqu'un ou quelque chose.

La crise passée, je m'approche du moribond, lui parle du bon Dieu et du ciel qui l'attend. Alors, avec un élan splendide, il s'écrie : " O Père, merci, merci d'avoir bien voulu rester près de moi ! Je suis enfant de Dieu, maintenant ; merci ! merci ! O Dieu, je vais à toi, je vais à Dieu ! "

Il ne bougea plus. Il était mort.

QUELQUES BELLES ÂMES

Je ne canonise personne, mais je dois avouer, quoique prêchant pour ma paroisse, que j'ai rencontré souvent, parmi nos chrétiens, nos chrétiennes surtout, des âmes viriles et foncièrement religieuses, des âmes à l'épreuve de tout, même du péché.

Telle cette vierge chinoise de 80 ans, qui, à son lit de mort, après avoir subi plusieurs persécutions sans avoir eu

le bor
bien
quelq
fera
comm

Ce
histo
auss
ont
été
dre
pass
Con
elle
don
A
d'u
coe
cha
elle
EN

j'a
qu
ma

le bonheur de mourir pour la foi, me disait : “ Père, je suis bien vieille, j’ai essayé, pendant plus de 60 ans, de faire quelque bien autour de moi, j’espère que le bon Dieu me fera miséricorde. Je n’ai pas conscience d’avoir jamais commis un seul péché de propos délibéré ! ”

* * *

Cette autre avait 90 ans quand elle entra à l’hospice. Son histoire est belle, je vais vous la raconter ; elle est simple aussi, et montrera la force d’âme de ces païens lorsqu’ils ont connu Dieu. La pauvre femme, dans son enfance, avait été mariée à un fumeur d’opium qui ne tarda pas à la vendre à un païen intraitable. De gré ou de force, elle dut passer sa vie avec cet homme qui la fit durement souffrir. Comme elle était chrétienne, malgré la défense de son mari, elle ondoya et instruisit les quatre enfants que le ciel lui donna. Tous les quatre moururent en bas âge.

A la mort de son mari, elle dut rester seule au milieu d’un monde de païens. Mais elle conservait au fond du cœur, comme un trésor caché, la foi de son baptême. Aussi, chaque année, toute seule, à pied, au milieu des montagnes, elle faisait deux jours de marche pour venir faire ses pâques. Elle n’y manqua jamais !

Avant de mourir, elle me fit appeler et me dit : “ Père, j’ai été malheureuse et coupable, peut-être plus malheureuse que coupable ; mais, jamais, je le jure, jamais je n’ai omis mes pâques ni mes prières du matin et du soir. ”

Et maintenant, dors en paix, pauvre vieille ! Un jour, tu

jugeras tant de soit-disant chrétiens d'Europe, qui, au milieu de facilités sans nombre, n'ont pas eu ta bonne volonté ni la constance de ta foi !

* * *

Chrétienne de vieille souche (12 générations), Marthe était restée dans le monde, sans vouloir fonder une famille. Ses enfants furent ceux des autres; elle vécut la parole que prononçait une sainte religieuse: " Il faut bien qu'il y ait des mères sans enfants, pour les petits enfants sans mère! "

Elle se fit maîtresse d'école et se dévoua surtout aux petits enfants. Elle devint rapidement le docteur attitré et reconnu de toute la contrée. De très loin, on lui apportait les petits malades, et aux uns elle donnait des pilules, aux autres le baptême! Combien de petits anges, grâce à elle, s'en allèrent peupler le ciel !

En 1907, une persécution terrible éclata, accompagnée, comme d'habitude, de pillages et de massacres. Marthe fut arrêtée l'une des premières et toute heureuse se prépara au martyre.

Les femmes païennes rivalisèrent de haine avec leurs maris, et beaucoup de sang chrétien s'en vint ensemençer la terre inféconde. Le tour de Marthe arriva; mais il advint ceci : comme on la conduisait au martyre, les femmes païennes dont elle avait guéri les enfants, la reconnurent et, d'emblée, mues par un fonds de reconnaissance, elles l'arrachèrent à leurs maris, qui, déjà, s'apprêtaient à la mettre à mort.

Il n'y eut que Marthe qui se plaignit de la chose. Elle crut qu'elle avait été indigne du martyre.

La
quell

Se
rent
et r
Vou
choi

L
elle

Q
moi
-Mil

M
car
veu

ten
ne
pa

ba
ce

m

VIERGE CHINOISE

La tragique histoire d'Anne Yao montrera mieux à quelle misère la femme est vouée par la mentalité chinoise.

Ses parents très pauvres ne pouvant la nourrir, la confièrent à la tante Ko. Cette dernière, heureuse, élève l'enfant, et rêve déjà de la marier à son propre fils, âge d'un an ! Vous voyez qu'on ne traîne pas, en Chine, pour chercher et choisir ses partis.

La mère Yao ne veut pas entendre parler de fiançailles ; elle paie les frais de nourrice et reprend sa fille.

Quatorze ans plus tard, les Ko, persistant à compter les mois de nourrice pour engagement de fiançailles, réclament Mlle Anne pour leur fils.

Mais le mariage est devenu de plus en plus impossible, car : 1o il n'y a pas eu de fiançailles ; 2o la jeune fille ne veut à aucun prix de ce jeune homme pervers ; 3o entre temps, la famille Yao s'étant convertie, les lois de l'Eglise ne permettent pas à une chrétienne de se marier avec un païen.

Les Ko sont nombreux, ils appellent le ban et l'arrière-ban de leur famille et viennent pour enlever la jeune fille ; celle-ci réussit à s'échapper et vient à la maison.

La pauvre mère fut prise et pour elle commença un long martyre.

Prison, torture, rien ne lui fut épargné ! Anne refuse tou-

L'EAU BÉNITE

1906. Un village païen ; dans ce village, un chrétien, un seul, le vieux Joseph Siao. Dans cette vallée, des rizières, des fleuves à sec, du riz qui ne veut pas mûrir, — quand il mûrit, des vers qui le dévorent —, désolation, famine, désespoir !

Les païens invoquent leurs idoles, leurs vieux bouddhas en bois, qui conservent leur rictus affreux et ne font rien, les pauvres et pour cause !... Joseph, lui, invoque son Dieu et s'en trouve bien.

Ce que voyant, un païen du nom de Sen-ling, vient trouver Joseph et lui dit :

“ — Tu es chrétien ?

“ — Oui.

“ — Moi, je suis païen.

“ — Tu as tort !

“ — Tu as du riz ?

“ — Oui !

“ — Comment fais-tu ?

“ — J'invoque mon Dieu.

“ — Moi aussi, j'invoque les miens et ils restent sourds.

“ — Pauvre bête ! tu priés des morceaux de bois, que veux-tu qu'ils fassent ?

“ — Et toi, comment fais-tu ?

“ — J'invoque le vrai Dieu !

“ — Eh bien ! voici : Si ton Dieu à toi me garde mon riz et me délivre des vers, je me ferai chrétien ! ”

“ — Tu parles sérieusement ? ”

“ — Oui.

“ — Très ? ”

“ — Très ! ”

“ — Entendu. Voici ce que tu feras : Je vais te donner une bouteille d'eau bénite, et tu en verseras sur ton riz ! ”

“ — Il n'y a que cela à faire.

“ — Oui, et à apprendre la religion et à prier notre Dieu en attendant qu'il te fasse la grâce de te convertir.

“ — Promis ! ”

* * *

Au printemps, notre païen, prit son eau bénite et en aspergea ses rizières, sous les yeux moqueurs des païens qui se riaient de lui. Il eut une récolte superbe ; les champs voisins blanchirent.

Sen-ling se convertit avec toute sa famille, et d'autres ne tardèrent pas à l'imiter.

POU

Certe
recettes
d'être i
cent. l
reçu po
présent
prendre

En F
rivent
oublie
inventé
quelqu
ce roua
doit ce
vieille
dre pa
Yang o
sans ce
surtout
lontair
légère
que je
“ poiv
françai

RECETTES INFALLIBLES POUR RECOUVRER SES DETTES

Certes, depuis l'invention des journaux, il en court des recettes de par le monde ! Et toutes ont la prétention d'être infallibles dans les effets merveilleux qu'elles annoncent. Il est fort possible qu'il en soit ainsi. Je n'ai rien regu pour publier les miennes, tout au plus ai-je la vague prétention de pouvoir être utile à ceux qui voudront en prendre connaissance.

En France comme en Chine, il est bien des gens qui n'arrivent pas à recueillir leur " dû ", il en est d'autres qui oublient leur " doit ". Un législateur ingénieux a bien inventé les " huissiers " ; mais il fallait, pour les Chinois, quelque rouage plus pratique, moins onéreux surtout. Voici ce rouage et voici son fonctionnement très simple : Yang me doit cent francs. Aimablement, je lui ai rappelé cette vieille dette. Yang reste sourd. Comment se faire entendre par un sourd ? En criant à tue-tête, chacun sait cela. Yang oublie. Comment le faire souvenir ? En lui rappelant sans cesse sa dette. Je n'ai aucune envie d'aller crier et surtout d'aller crier sans cesse aux oreilles de ce sourd volontaire ; mais je chercherai quelqu'un qui, moyennant une légère rétribution, ira crier fort et criera aussi longtemps que je le paierai ; un poivrot sans crédit chez le bistrot, une " poivrotte " surtout. Ce dernier mot n'est peut-être pas français, mais il peut très bien convenir à certaines créatu-

res avilies, au verbe haut, qui feront à merveille, n'importe quelle besogne où il sera fait appel à leur gosier, surtout si on l'arrose convenablement. J'avoue que ce personnage est assez rare en France, en cherchant bien, cependant vous en trouverez. En Chine, point n'est besoin de prendre sa lanterne, pour chercher un " fort en gueule ". Il s'en rencontre à tous les coins de rues. Les apaches parisiens ont acquis un renom mondial, je ne veux point nuire à leur bonne réputation, mais je soutiens que les *liou lang*, rôdeurs ou voyous de Chine, sont très " à la hauteur ". On en a vu déjà quelques exemplaires sur les routes de France, plaise à Dieu qu'il n'en reste pas trop dans notre beau pays! Ces *liou-lang* sont très accommodants; leur ambition se borne à quelques sapèques, une bonne pitance et une abondante ration d'opium. Ils sont prêts au moindre appel.

Yang donc, reste sourd à mes appels. Il a oublié ses dettes. J'appelle un de ces braves *liou-lang* et lui donne sa consigne: obtenir de Yang qu'il me paye intérêts et capital: 100 fr. à 15%, soit 115 fr.; le suivre jusqu'à ce qu'il s'exécute; rétribution fixe: 200 sapèques (8 à 9 sous par jour); logé et nourri par Yang si possible, obtenir de lui un pourboire convenable. Les bonnes conventions font les bons associés. Avec les *liou-lang* les conventions sont nécessaires, mais, une fois établies, elles comptent; ce n'est pas un *liou-lang* qui tiendrait un traité pour un " chiffon de papier ".

" A nous deux maintenant, mon beau Yang ", s'écrie mon homme tout joyeux de " l'affaire ". Il s'informe de la demeure de Yang, étudie ses habitudes, fait parler les commerçants et les coiffeurs de sa rue, se documente de mille manières, dans les fumeries d'opium surtout. Il sait bientôt tous

les vices, tous les travers de son " client ", et il les exploitera sans vergogne. Il part en campagne !

• • •

Yang est un monsieur. Il s'est levé tard, a pris sa tasse de thé, s'est fait une toilette soignée, a déjeuné : un bol de macaroni, quelques pincées de piment vert. Yang est content, il prend sa pipe à eau, vient s'asseoir à sa porte et médite le plan de sa journée.

Le *liou-lang* arrive. Il n'a point déjeuné, lui, et l'opium se vend cher. Il aborde son " client " et lui demande à déjeûner. L'autre se fâche, le *liou-lang* insiste. Yang appelle les laquais ; le *liou-lang* se plante droit devant eux :

" — Ah ! maître Yang a des laquais, il ne paie pas ses dettes cependant.

" — Ce n'est pas vrai, indigne voyou.

" — Ah ! ce n'est pas vrai ? Alors tu as payé les cent francs que tu dois à M. Wang.

" — Mais de quoi te mêles-tu, misérable ? je te ferai battre par mes laquais.

" — Tu me feras battre ? comme tu as déjà battu la veuve You qui venait te réclamer le salaire de...

" — Misérable ! je vais te tuer !

" — Ah ! et qui payera pour toi ? tu sais bien que la mort d'un voyou, comme tu dis, est toujours vengée. "

Yang est en rage, mais n'ose point frapper, le clan d'origine du *liou-lang* et tous les apaches du district exerceraient

en effet, une terrible *vendetta*. Il rentre chez lui ; son beau beau impitoyable rentre après lui et va s'installer à la cuisine. Là, sans vergogne aucune, il cherche et trouve riz, liqueurs et bonnes viandes, s'il y en a ; il faut bien qu'il déjeune lui aussi ! Laquais, femmes et patrons n'y peuvent rien, le *liou-lang* fera son petit déjeuner et partira fumer l'impérieuse pipe d'opium. Si le marchand d'opium est tant soit peu de bonne composition, il inscrira au compte de Yang, opium, thé et petits gâteaux.

* * *

Bien lesté maintenant, mon homme d'affaires repart sur la piste de son client. Il n'ira pas le relancer dans quelque coin solitaire, sur une route déserte. A quoi bon ? Il faut réserver ses batteries pour un terrain utile, c'est-à-dire la place publique, le marché, une région de gens sélects, très susceptibles de s'intéresser aux dettes de Yang. Soyez sans crainte, l'apache connaît son terrain. Tous ses coups porteront. Il vient de voir son beau monsieur qui sort de chez le coiffeur, le front rasé, la tresse serrée et luisante, la tête haute.

“ — Eh ! beau Yang ! si tu payais les 100 fr. que tu dois à M. Wang, tu aurais le droit de faire le grand seigneur. ”

Yang a entendu et cherche à fuir, la foule aussi a entendu et se montre fort intéressée.

“ — N'est-ce pas malheureux ? voilà un faux riche qui fréquente les tripots, et se trouve criblé de dettes. ”

Yang a pénétré dans une boutique d'argentier.

“ — Prends garde, patron, ce beau client ne paye pas ses dettes, il doit cent francs à M. Wang, cinquante à la veuve You, des sommes énormes et partout. ”

Yang veut se ruer sur son adversaire. On le retient :

“ — Voyons, ne gêtez pas votre affaire en frappant ce malheureux, vous avez déjà bien d'autres sommes à verser ! ”

“ — Eh ! vous êtes bien bon de protéger cette canaille, c'est lui qui crédite le tripot de la Porte du Sud ! c'est lui qui a ruiné le vieux Mao, c'est lui... ”

Yang a appelé deux policiers qui passent.

“ — Camarades, gardez-vous d'intervenir, ce mécréant ne peut même pas vous payer un thé, j'en sais long sur son compte ! ”

* * *

Les policiers sont partis. Yang se dirige vers le tribunal, les satellites l'accueillent avec plaisir, ils pressentent quelque bonne affaire, ils sont bien vite détrompés.

“ — Un satellite ne connaît que la justice, c'est entendu ; mais encore faut-il vivre ! Si vous comptez sur ce freluquet pour recevoir des sapèques, vous êtes bien nigauds. ”

Et la litanie des dettes et hauts faits de Yang se déroule devant un public fort amusé.

Le portier du tribunal, personnage puissant, qui achète sa charge et bat monnaie effrontément, reçoit Yang.

“ — Dites donc, Monsieur le portier, demandez à ce plaignant s'il a quelques sapèques sur lui ; il n'en a pas, ou s'il

en a; il les a volées. J'en appelle à la justice du mandarin : voilà un homme que vous devriez jeter en prison. Je connais un honnête homme qui vous paiera cher cet acte de salubrité publique... ” Le *liou-lang* continue ses invectives sur un ton suraigu avec des notes rageuses, comme il convient au tribunal. Et Yang ne peut même pas placer un mot. Il se fait expulser avec son compagnon, “ deux individus *ejusdem farinae* ”, dit le portier, qui a sa dignité.

* * *

Que fera le malheureux Yang ? S'il a réellement de l'argent comptant, il viendra me payer; s'il n'en a pas, il ira en emprunter à 15, 20 ou 30%. Dans cette opération financière mon *liou-lang* l'aidera de toute son éloquence persuasive : “ Je vous garantie l'honnêteté de M. Yang; je le connais, jamais il n'a laissé une dette impayée. Je me porte garant, sur mon honneur, de la parfaite honorabilité de ce digne commerçant. ”

Yang me paye rubis sur l'ongle, ajoute un bon pourboire pour mon *liou-lang* et nous nous quittons avec force formules de politesse. N'ergotons pas sur la dignité des moyens employés; si l'on allait jusqu'au fond des affaires similaires en Europe, on trouverait bien des choses dignes des *liou-lang*.

LE

Lettre

LE

'E
c
la beauté
depuis q
visite su
envoyés

Au mo
de possé
cardinal
ne parta
court sé
blisseme
ques bie
qu'inspi
plus gra
nous fai
notre ac
riser en

AFRIQUE

LE CARDINAL DUBOIS AU CAIRE

**Lettre du R. P. J. TIGEOT, des Missions africaines
de Lyon, missionnaire au delta du Nil**

L'EGYPTE, terre hospitalière par excellence, qui voit, chaque année, attirés par la douceur de son climat et la beauté de son ciel, tant d'illustres personnages, a été depuis quelques mois plus privilégiée que jamais par la visite successive d'éminents prélats, de princes de l'Eglise, envoyés du Souverain-Pontife.

Au mois de janvier, l'an dernier, nous avons l'honneur de posséder parmi nous l'archevêque de Westminster, le cardinal Bourne, si grandement estimé, même de ceux qui ne partagent pas nos croyances. Son Eminence, durant son court séjour au Caire, daigna visiter nos principaux établissements religieux. Partout il y fut reçu avec ces marques bien sincères de profond respect et de reconnaissance qu'inspire toujours la visite d'un Pontife représentant le plus grand pouvoir qui existe en ce monde. Il se plut à nous faire remarquer combien l'Angleterre, loin d'entraver notre action, était au contraire toujours disposée à la favoriser en quelque lieu que ce soit; et ce fut pour tous un

grand encouragement que les louanges qu'il daigna nous adresser sur le résultat de nos oeuvres paroissiales et de nos écoles.

Puis, après le départ de l'illustre prélat, c'est un autre évêque qui, au mois d'août, nous arrivait directement de Rome comme visiteur apostolique pour l'Egypte. Mgr Couturier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, connaissait déjà bien ce pays, y ayant passé tout le temps de la guerre comme aumônier des troupes anglaises. Il était donc bien à même de connaître ici les besoins religieux des congrégations et d'apprécier le bien réalisé par chacune d'elles. Aussi, n'est-ce pas sans un légitime orgueil qu'en différentes circonstances nous avons pu entendre Sa Grandeur rendre tout particulièrement hommage à l'effort de la France chrétienne en Orient et aux résultats inespérés et magnifiques obtenus par ses Missions.

C'est aussi durant le séjour de Mgr Couturier qu'au mois de novembre nous apprenions l'arrivée prochaine en notre ville d'un autre grand prélat bien connu, du cardinal Giustini, légat du Saint-Siège en Palestine et délégué en cette qualité pour l'Egypte afin de présider aux fêtes du 7e centenaire de l'établissement des RR. PP. Franciscains en Terre-Sainte, fêtes qui furent couronnées par l'inauguration d'un beau monument en l'honneur de saint François d'Assise.

Oh ! oui, certes ! ces princes de l'Eglise furent partout bien accueillis et la sollicitude du Saint-Siège pour l'Egypte ne sera pas de sitôt oubliée !

* * *

Mais en
tées par ce
nous Fran
bien nous
temps d'u
espérances
agréable,
nous avior

Dès le n
et agréée
représenta
connu pou
mission sp
rait en Eg
Grente, év
et de quel
de l'Orien

Le 17
bord du c
à Caïffa
là, l'émin
la Ville-S

Ce fut p
milieu des
siasme ; et
des Phara
la Terre-S
laient pas
jusqu'à n

Mais en voyant les nations alliées si dignement représentées par ces éminents prélats, nous n'étions cependant pas, nous Français, sans nous demander un peu ce que pouvait bien nous réserver notre bien-aimée patrie, surtout en ce temps d'union sacrée qui donne à nos coeurs de si belles espérances. Or, la France nous réservait une surprise bien agréable, un honneur qui allait même dépasser tout ce que nous avons pu prévoir.

Dès le mois de novembre, on parlait de la visite officielle et agréée par Rome d'un grand personnage ecclésiastique, représentant du Gouvernement. Le cardinal Dubois, si connu pour sa haute piété et son patriotisme, devait venir en mission spéciale visiter la Palestine et la Syrie et s'arrêterait en Egypte; Son Eminence serait accompagnée de Mgr Grente, évêque du Mans; de Mgr de Llobet, évêque de Gap, et de quelques prêtres éminents familiarisés avec les choses de l'Orient.

Le 17 décembre, le Cardinal s'embarquait à Toulon, à bord du croiseur le " Duguay-Trouin "; le 22, il était reçu à Caïffa avec les honneurs militaires dus à son rang. De là, l'éminent prélat se rendit, par voie ferrée, à Jérusalem, la Ville-Sainte, où commençait sa véritable mission.

Ce fut partout, nous disait-on, une marche triomphale au milieu des acclamations d'un peuple emporté par l'enthousiasme; et nous nous demandions avec inquiétude si la terre des Pharaons serait aussi chaleureusement accueillante que la Terre-Sainte et si les démonstrations des Egyptiens n'allaient pas être bien froides après celles dont l'écho venait jusqu'à nous.

* * *

Enfin le jour si attendu est maintenant arrivé, le cardinal Dubois, suivi des membres de sa mission, est annoncé pour le lendemain, 19 janvier. Tout était prêt, quand, ô déception cruelle! une dépêche arrive avec ces quelques mots terriblement laconiques: Mer mauvaise, voyage remis.

Que faire? Cette foule qui attendra ce soir à la station, comment la prévenir? Et ces arcs de triomphe élevés à grands frais! Les panoplies, les drapeaux et oriflammes passe encore, mais ces fleurs coupées et ces guirlandes d'un si beau vert! Que cette mer a mal choisi son temps pour se fâcher et quand surtout aura-t-elle fini de montrer sa méchante humeur?

Heureusement, le lendemain, arrivait à l'Agence de France la grande nouvelle et la bonne cette fois: Cardinal arrive soir 5 heures 30. Comme une traînée de poudre, ces mots se répètent dans tous les coins et recoins de la grande ville; mais après l'alerte de la veille, la réception à la gare ne va-t-elle pas diminuer d'éclat, au moins par le nombre? Quelques-uns, les pessimistes, se le demandent; mais c'était mal connaître la population égyptienne et son grand amour pour la France. Même bien avant 5 heures, les quais de la station sont trop petits pour contenir la foule et des milliers d'hommes arrivent encore obligés d'attendre patiemment dans la grande cour extérieure.

Enfin la locomotive a poussé son cri strident; le train est maintenant en vue; il arrive lentement, majestueusement, comme conscient de l'honneur qui lui est échu d'amener un tel personnage. Le cardinal, revêtu de la pourpre romaine, est à la portière de son wagon-salon, et c'est alors un véritable tonnerre d'applaudissements et d'acclamations, bientôt suivi d'un silence impressionnant, car l'harmonie des

Frère
chacu

Les
Dubo
Fran
les vi
ments
senta
mand
abser
préla
barre
la gr

Le
de l'
Fran
rend
que
nene

L'
sés p
à dé
men
char
proc
rian
qui

Frères de Khoronfich fait entendre l'hymne national que chacun écoute recueilli et tête nue.

* * *

Les personnages officiels se rendent auprès de Mgr Dubois : c'est d'abord M. Lefèvre-Pontalis, ministre de France, qui désormais ne quittera plus Son Eminence dans les visites qu'elle daignera faire aux nombreux établissements français et amis de la France ; puis viennent le représentant de Sa Hautesse le Sultan, le général Western, commandant des troupes du Caire, le maréchal Allenby étant absent ; ce sont encore les députés de la Nation, plusieurs prélats et hauts dignitaires ecclésiastiques, les maîtres du barreau et de la magistrature, des ulémas et des cheikhs de la grande Université du Caire.

Les présentations achevées, c'est maintenant aux accords de l'hymne national égyptien que le grand envoyé de la France, accompagné de sa suite, met pied à terre pour se rendre au salon d'honneur qui lui a été réservé et c'est là que Mgr Couturier, Visiteur apostolique, attend Son Eminence, avec un grand nombre d'autres notabilités.

L'enthousiasme éclate alors en hurrahs prolongés, poussés par des milliers de poitrines avec une frénésie impossible à décrire et le Cardinal, visiblement ému, sourit paternellement à tous : " Faites-nous entendre encore notre beau chant national ", dit-il aux musiciens. Cette demande produit une telle explosion de vivats que Monseigneur souriant toujours, croit devoir faire un signe aux privilégiés qui ont pu pénétrer dans la gare pour les inviter au calme.

Cependant, le temps passe vite, il faut enfin entrer en ville, mais que sera maintenant, en dehors de l'enceinte de la gare, la manifestation d'une foule évaluée à plus de 10,000 personnes ! Heureusement, la police, avertie à temps, a eu la sagesse d'organiser promptement le service d'ordre et tout se passe sans incident fâcheux. Aux acclamations mille fois répétées de Vive la France ! le cardinal gagne son auto et le défilé commence. Il est déjà six heures.

* * *

C'est au quartier de Choubrah, chez les Pères des Missions Africaines de Lyon, que devait descendre Son Eminence et c'est là que, pendant huit jours, nous eûmes le bonheur d'apprécier sa grande bonté et de jouir de ses conversations pleines d'abandon et de charme. De la station à la résidence des Pères le trajet est à peine de 1,500 mètres, mais la foule était si dense que le vénéré Pontife n'y parvint qu'à 6 heures 30.

La grande église de Choubrah était luxueusement enguirlandée et illuminée. Depuis plus d'une demi-heure, les trois nefs étaient littéralement bondées, il n'y avait plus place devant le chœur que pour quelques personnages spécialement invités, et c'est au milieu de cette foule, au chant nourri d'un *Ecce Sacerdos* à quatre voix, que le vénéré cardinal, revêtu de la *cappa magna* s'avança vers le trône qui lui avait été préparé.

En termes éloquents, il nous salua au nom de la France qu'il représentait, nous dit sa joie et sa reconnaissance d'avoir pu déjà, par ces manifestations imposantes, consta-

ter combi
reste, en

Ainsi
que; et c
sion du I
présente
taux, org
ges. Pa
France c
plus fort
née bien
nous ent
d'admir
pour no
près tou
nos senti

Sa joi
au collèg
avaient
ville et
ves; et t
à l'honn
les me r
aux con
titre de
porter.
tous ceu

ter combien était encore aimée, ici, cette grande nation qui reste, envers et contre tout, la Fille aînée de l'Eglise.

* * *

Ainsi fut accueilli le représentant de la France catholique; et ce fut une grande joie pour le chef de la belle Mission du Delta du Nil d'accompagner Son Eminence et de lui présenter les établissements français de la capitale: hôpitaux, orphelinats, asiles, écoles, collèges, cercles et patronages. Partout le vénéré Pontife constata un amour de la France qu'on ne saurait trouver ailleurs ni plus vivace ni plus fort. Et le soir quand, après le dur labeur d'une journée bien remplie, le cardinal tout paternellement daignait nous entretenir et nous confier qu'il ne cessait de marcher d'admiration en admiration, ce n'était pas une surprise pour nous qui avons, depuis tant d'années déjà, suivi de près toute cette jeunesse vibrante et si bien à l'unisson de nos sentiments de foi et de patriotisme.

Sa joie fut particulièrement vive dans la visite qu'il fit au collège de Fagalla. Dans leur immense cour, les Frères avaient réuni près de 4,000 élèves de toutes leurs écoles de la ville et un nombre tout aussi imposant de leurs anciens élèves; et toute cette multitude éclata en acclamations nourries à l'honneur de la Mission et de la Patrie aimée. " Les paroles me manquent, dit alors Son Eminence dans sa réponse aux compliments qui lui furent adressés; avec le glorieux titre de chrétien c'est celui de Français que vous devriez porter. Oh oui! vous avez bien raison, aimez la France, que tous ceux d'entre vous qui le peuvent viennent la visiter, y

continuer, y parfaire leurs études dans nos grandes universités et vous verrez avec quel empressement elle vous recevra pour faire de vous des hommes d'élite, et des conducteurs d'hommes. ”.

Que dire encore de ces visites que fit le grand prélat aux Orientaux, au collège si florissant des RR. PP. Maronites, aux Patriarchats des Arméniens, des Chaldéens, des Grecs, et des Coptes. Ce fut, on peut le dire, partout le même accueil empressé, les mêmes sentiments d'amour sincère pour la France, protectrice des chrétiens d'Orient.

Vraiment le séjour de Son Eminence le cardinal Dubois a été, en Egypte, un beau triomphe pour la cause de la religion et de la France. Du plus profond de nos coeurs nous lui disons merci et nous demandons à Dieu qu'Il daigne donner à son importante mission tout le succès que nous lui désirons.

UN

vica

A n

militaire
elle mesu
garnis de
l'avant et
de l'ancien
et portait
leurs drag
de flamm
La jonque
joyeuses
dominaien
fical sur l
mât de mi

Ensemb
versé de v

ASIE

UNE JONQUE CHINOISE AU VATICAN

**Lettre de Mgr REYNAUD, lazariste,
vicaire apostolique du Tché-Kiang oriental**

A mon départ de Chine, les chrétiens de Ning-po m'avaient confié pour le Saint-Père une jonque militaire toute montée en argent. De la proue à la poupe elle mesurait à peu près un demi-mètre, avait trois mâts garnis de voiles, des canons à bâbord et à tribord sur l'avant et sur l'arrière, avec des matelots et des mandarins de l'ancien régime, puisqu'ils n'avaient pas coupé la tresse et portaient encore l'uniforme des Mandchoux et que sur leurs drapeaux triangulaires, aux bords découpés en forme de flammes, le terrible dragon poursuivait toujours la lune. La jonque était pavoisée aux couleurs alliées qui flottaient joyeuses au souffle du vent. Trois grands pavillons les dominaient, arborés au sommet des mâts : le pavillon pontifical sur le grand mât du milieu, le drapeau chinois sur le mât de misaine, et le tricolore sur le mât d'artimon.

Ensemble, pendant quarante-cinq jours, nous avons traversé de vastes mers, bien connues des anciens voiliers chi-

nois qui allaient, jusqu'au golfe Persique. Puis, arrivés à Marseille, il fallut nous séparer momentanément et je laissai au port mon trois-mâts fidèle, lui donnant rendez-vous à Rome.

* * *

Mais, on le conçoit sans peine, un bateau qui voyage en chemin de fer n'est guère dans son élément; le mien ne sut pas se débrouiller avec la douane de Vintimille et il arriva quelques heures en retard pour l'audience du 8 décembre où je devais le présenter au Saint-Père. Heureusement, au dire du proverbe, à quelque chose malheur est bon. J'eus l'occasion de passer ma jonque en revue avec des experts, et de constater que la traversée l'avait cruellement éprouvée. Ainsi, pendant la tempête de l'Océan indien, les canons avaient quitté leurs affûts, les sentinelles avaient jeté leurs fusils, les soldats s'étaient cachés dans la paille, le timonier avait lâché la barre et le gouvernail était faussé, tandis que les mandarins eux-mêmes avaient perdu leur pipe, leur éventail et leur tasse à thé, gisant lamentablement sur le pont à côté de leurs sièges renversés. Et que d'autres dégâts dans le gréement et la mâture !

Bref ! il fallait d'urgence envoyer ma pauvre jonque à un bassin de radoub. Ce fut, pour la circonstance, l'Hospice pontifical de " Santa-Marta " où M. Ignace Tsu, en qualité de pilote, la conduisit en voiture, comme un malade à l'hôpital, car elle ne pouvait plus " nager ". Là elle trouva des spécialistes aussi compétents que dévoués, qui, sous la haute direction de la très honorée Soeur Marie-Maurice, ancienne Supérieure générale des Filles de la Charité, se

hâtèrent
voyer la
bord. Ap
plus belle

Deux j
tielle, elle
noble des
les détails
10 décem
par une e
à 5 heure
Pierre av
pour alle
" Santa-J
n'ayant p
l'Hospice
les fidèles

La jon
l'intimité
où soigne
grand ho
dience po
lui-même
impression
Comblée
toutes ses
dans la T

hâtèrent de remettre les personnages à leur poste, de nettoyer la coque, d'astiquer les voiles et de rétablir l'ordre à bord. Après cette toilette intelligente, la jonque semblait plus belle qu'à son départ de Chine.

* * *

Deux jours après, par une coïncidence toute providentielle, elle eut le grand honneur d'être inspectée par son noble destinataire, qui en admira sur place la structure et les détails avec le talent d'un fin connaisseur. En effet, le 10 décembre, fête de Notre-Dame de Lorette, Benoît XV, par une exception unique jusqu'à présent, quitta le Vatican à 5 heures du matin et traversa les grandes nefs de Saint-Pierre avant l'ouverture des portes au flot des visiteurs, pour aller célébrer la sainte messe dans la chapelle de " Santa-Marta ", attenante à la sacristie de la Basilique, n'ayant pour assistance que les Filles de la Charité de l'Hospice pontifical et leur personnel, à l'exclusion de tous les fidèles du dehors.

La jonque chinoise fut le seul témoin étranger admis à l'intimité de cette fête, qu'elle put suivre de la salle voisine, où soigneusement installée sur une table, elle eut même le grand honneur d'une visite particulière, qui dépassa l'audience pontificale manquée, puisque le Saint-Père daigna lui-même venir à elle. Sa tenue élégante fit la meilleure impression et lui valut, en retour, des éloges et des caresses. Comblée de tant de faveurs, elle n'avait plus qu'à mettre toutes ses voiles au vent pour achever son voyage et pénétrer dans la Terre promise. Son entrée fut un petit triomphe,

car partout, sur son passage, elle fut accueillie par des murmures d'admiration.

* * *

Et maintenant, qu'elle est fière d'avoir trouvé une place pour représenter la Chine chrétienne au milieu de tant d'oeuvres d'art qui ornent le Palais du Vatican ! Plus d'une fois sans doute, elle attirera le regard bienveillant du Saint-Père, comme pour lui demander une prière et une bénédiction en faveur de son pays d'origine. Puisse-t-elle lui redire chaque jour, dans son langage muet, tous nos sentiments de gratitude et d'amour !
